LA NAPPE

ET

LE TORCHON,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. E. Wanderburch et Alboize.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 26 JUIN 1834.

PRIX : 6 SOUS.

PARIS.

AU MAGASIN THÉATRAL,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le Vicomte ÉDOUARD DE GUSSY.	MM. CHILLY.
M. DE CHATENAY, maire de Turly.	HÉRET.
ANDRÉ MORIN, menuisier.	SERRES.
ANGELO BALESTREZI, gentilhomme milanais.	TOURNAN.
FRÉDÉRIC DE MENNEVILLE, ami d'Édouard.	ALFRED.
JULES DE LUCEVAL, idem.	DUPLANTY.
JACQUES, premier compagnon.	MARCHAND.
PIERRE, deuxième ouvrier.	GOSSELIN.
GEORGES, domestique d'Édouard.	FONBONNE.
ANNETTE, sœur de Morin sous le nom d'Anna.	Mlles MÉLANIE.
BENOIT, jeune compagnon menuisier.	ADÈLE

JEUNES GENS ET DAMES, de la sooiété d'Édouard.

OUVRIERS d'André Morin.

FEMMES d'OUVRIERS

DOMESTIQUES d'Édouard De Gussy.

UN EMPLOYÉ de la mairie.

UN MÉNÉTRIER.

La scène est à Turly, près de Bourges.

Impr. de J.-R. MEVREL,
Passage du Caire, 54.

Digitized by Google

LA NAPPE ET LE TORCHON.

ACTE I.

Le Théâtre représente un salon.

SCENE Ire.

GEORGES, DOMESTIQUES.

GEORGES. Par ici ! par ici ! M. le Vicomte qui a fait une chute de cheval.

TOUS. Courons !

GEORGES. Le voici...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *appuyé sur* CHATENAY.

ÉDOUARD. Ce n'est rien, ce n'est rien, mes amis.

CHATENAY. Allons, je vois qu'il n'y a pas grand mal.

ÉDOUARD. Laisse-nous Georges.

GEORGES. Monsieur...

ÉDOUARD, *bas à Georges.* Empêche-la de venir ici pendant que M. de Chatenay...

GEORGES. *bas.* Il suffit.

ÉDOUARD, *bas à Georges.* Et surtout qu'elle ignore le petit accident qui m'est arrivé.

GEORGES, *bas.* Soyez tranquille, M. le Vicomte.

Il sort suivi des autres domestiques.

ÉDOUARD. Parbleu ! je l'ai échappé belle .. sans un brave ouvrier qui s'est trouvé là, pour me remettre en selle, au risque, lui-même, de se faire écraser... ma foi, je n'irai plus à Bourges sur un cheval que je ne connaîtrai pas.

CHATENAY. Et moi, j'y retourne ; je suis bien aise que ma voiture vous ait été utile, et d'avoir embrassé le fils de mon plus ancien ami. Sans adieu, nous nous reverrons, car vous êtes ici pour quelque temps.

ÉDOUARD. Pour la succession de ma grand' mère, voilà tout.

CHATENAY. Oh ! la chicane vous retiendra plus que vous ne le croyez, et nous causerons de nos grands projets. Avant de quitter Paris vous avez vu ma nièce ?

ÉDOUARD, *avec embarras.* Oui, oui... certainement, et mademoiselle Amélie m'a dit vous avoir écrit la veille de mon départ.

CHATENAY. C'est vrai... et dans sa lettre, elle se plaint que vous la négligez un peu.

ÉDOUARD. Comment ?

CHATENAY. Ce n'est pas un reproche...je sais ce que c'est que les folies de jeunesse. Tout cela sera réparé quand nous signerons le contrat.

ÉDOUARD, *à part.* Se douterait-il de quelque chose ?

CHATENAY. Décidément, je vous quitte pour mes élections, car je suis dans les grandeurs depuis que nous nous sommes vus ; je suis maire de Turly.

ÉDOUARD. Et le maire n'habite pas sa commune ?

CHATENAY. Oh ! j'ai mes deux adjoints... le tonnelier et le vigneron, c'est plus d'autorités qu'il n'en faut pour un village de quarante-cinq feux Du reste, je me rends ici dans les grandes occasions. Aujourd'hui, par exemple, je suis venu faire une levée en masse d'électeurs.

ÉDOUARD. Et les élections seront-elles bonnes ?

CHATENAY. Je réponds de mes administrés ; ils sont tous dans le torchon.

ÉDOUARD. Dans le torchon ! Je ne comprends pas...

CHATENAY. Je vois, mon jeune ami, que vous avez oublié les traditions de notre vieux Berry ; ici, en dépit des révolutions et des changemens, la société a toujours été divisée en trois classes bien distinctes, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Ce dernier, qui n'est pas le plus bête, a imaginé trois qualifications assez plaisantes. L'*aristocratie*, c'est la *nappe ;* la classe *mitoyenne*, c'est la *serviette*, et mes pauvres administrés, qui sont de la dernière, se font presque gloire d'être dans le torchon.

ÉDOUARD. Très bien, très bien ! En effet,

Digitized by Google

je me rappelle...et le torchon prétend qu'il y a moins de taches sur lui que sur la nappe

CHATENAY. C'est pour cela qu'il veut la frotter quelquefois. Mais, adieu, le temps se passe, et l'heure m'appelle.

ÉDOUARD, *le reconduisant*. J'aurai l'honneur de vous voir à Bourges.

CHATENAY. Que faites-vous?

ÉDOUARD. Permettez...

CHATENAY. Comme il vous plaira.

Air *Au revoir.*

Sans adieu! *(bis)*
J'ai l'espérance
D'une heureuse alliance.
Sans adieu,
Avant peu,
J'embrasserai ma nièce et mon neveu.

Chatenay sort; Edouard le reconduit.

SCENE III.

ANNA, *entrant doucement, puis* EDOUARD.

Ils s'en vont... Quel est donc ce monsieur qu'Edouard reconduit avec tant de politesse? je suis sûre qu'il le reconduit exprès pour qu'il ne me voie pas. Toujours la même chose... Me cacher... c'est ennuyeux.

ÉDOUARD, *revenant*. Te voilà, bonne amie.

ANNA. Avec qui causais-tu?

ÉDOUARD. Tu ne le connais pas, c'est un vieil ami de ma famille.

ANNA. Monsieur, est-ce que vos amis ne doivent pas être les miens?

ÉDOUARD. Si fait, si fait, chère petite... mais vous savez que je n'aime pas qu'on soit curieuse.

ANNA. Eh bien! dis-moi tout, et je ne le serai plus.

ÉDOUARD, *à part*. Elle n'a rien entendu.

ANNA. Tu sais bien que je crois tout ce que tu me dis.

ÉDOUARD. Et tu as raison, car je ne te trompe jamais.

ANNA. Ah! je l'espère!.. car si tu me trompais... mais, tiens, ne parlons pas de ça... seulement, je ne veux pas que ce soit à la campagne comme à Paris, tu t'en vas, tu me laisses seule, tu me renvoies s'il vient du monde. Je te dirai que tout cela ne me convient pas du tout.

ÉDOUARD. Anna, voilà de l'injustice, ne m'as-tu pas dit toi-même, quand tu as voulu absolument m'accompagner dans ce voyage, que tu désirais ne pas te montrer? que tu avais ici un frère?

ANNA. Je n'en étais pas sûre; mais ce matin j'ai envoyé Georges aux informations, il est ici.

ÉDOUARD. Ton frère?..

ANNA. Oui, nous irons le voir, n'est-ce pas? Tu ne seras pas fier pour lui?

ÉDOUARD. Aller le voir... à quoi bon?..

ANNA. Je l'aime tant! il a toujours été si bon pour moi; oh je veux que tu l'aimes aussi, quoique vous soyez vicomte.

ÉDOUARD. Eh bien! voyons, mon Anna, ne parlons plus de cela... je ne cherche que les occasions de te faire plaisir... Ce matin, tu m'as reproché d'être sorti... c'est pour toi...

ANNA. Pour moi?

ÉDOUARD. Oui, j'ai voulu te faire une surprise... j'ai été à Bourges, inviter quelques amis d'enfance à venir s'amuser ce soir au château... Ce soir tu donnes un bal.

ANNA. Un bal... ce soir... je vais danser, j'aurai une belle robe, on va m'appeler madame la vicomtesse, n'est-ce pas qu'on m'appellera comme ça?

ÉDOUARD. Sans doute... et moi-même, tu le vois, j'ai bien deviné ce qui pouvait t'être agréable; par exemple, j'ai une petite recommandation à te faire.

ANNA. Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD. Ecoute, Anna, je suis fier de toi, et ce soir, je te présente à tous mes amis: je ne voudrais pas que la petite fille perçât sous les habits de la grande dame. Tu as quelquefois un air emprunté, un ton naïf, qui m'enchantent, moi, parce que je t'aime, et que je te trouve toujours bien: mais les autres... surtout les jeunes gens de province, pourraient prendre pour de la gaucherie...

ANNA. Est-ce que par hasard vous rougiriez de moi?

ÉDOUARD. Oh! peux-tu le croire?

ANNA. Non!.. sois tranquille, je ferai tout ce que je pourrai pour être bien gentille, bien jolie, bien aimable, et pour ressembler à une vicomtesse.

Air *Le beau Lycas.*

Ah! mon ami combien je t'aime!..
Un bal!.. quel plaisir! quel bonheur!
Je vais avec un soin extrême,
Me parer pour te faire honneur.
Oui, je vais mettre un' parure complète,
Du grand mond' des dam's en toilette,
Je saurai prendre assurément,
Les bonn's manières et l'enjouement;
Je serai même un peu coquette,
Si tu le veux absolument:
Je tâcherai d'être coquette,
Si tu le veux absolument.

ÉDOUARD, *souriant*. Non!.. non!.. pour cela, je t'en dispense. Allons, allez vous habiller, madame.

Digitized by Google

ANNA. J'y vais, j'y vais... Ah! quel bonheur! quel bonheur.

Elle sort.

SCENE IV.

ÉDOUARD, *puis* ANDRÉ, GEORGES ET LES DOMESTIQUES.

ÉDOUARD, *seul, assis.* Elle sera charmante!.. et tous mes amis envieront mon bonheur, (*Soupirant.*) mon bonheur!.. Ah si j'osais il n'y manquerait rien.

Il se lève.

ANDRÉ, *en dehors.* Je vous dis que je veux entrer et que j'entrerai.

GEORGES *et* LES DOMESTIQUES. Mais, monsieur n'est pas visible, en ce moment.

ÉDOUARD. Qu'est-ce donc?

ANDRÉ, *entrant brusquement.* Il n'est pas visible?.. En voilà un farceur de domestique!..

ÉDOUARD, *allant à lui.* Comment c'est vous!.. Entrez, entrez, mon ami.

ANDRÉ. Ah! voyez-vous qu'il me reconnaît!.. Bonjour, le bourgeois.

ÉDOUARD, *aux domestiques.* Allez, laissez-nous, et souvenez-vous que je suis toujours visible pour monsieur.

ANDRÉ. Pour monsieur, entendez-vous?

ÉDOUARD, *lui prend la main.* Je suis parbleu, enchanté de vous voir, mon brave ami... Quel bon vent vous amène?.. avez-vous besoin de moi, je serai trop heureux de...

ANDRÉ. Votre ami! M. le Vicomte me fait trop d'honneur; mais ce n'est pas ça, voyez-vous. . Je viens vous dire que je n'suis pas content.

ÉDOUARD. Comment cela?

ANDRÉ. Comment? Eh! c'est tout simple, morgué!.. Ah! farceur de Vicomte... ce n'est pas bien...Je suis un vieux troupier, un homme qui a d'ça... c'est assez vous en dire.

ÉDOUARD. En vérité, je ne vous comprends pas.

ANDRÉ. Pour lors, je m'explique: Vous vous embarlificotez dans votre selle... vous êtes au moment de vous casser le cou, c'est bien!.. Je me trouve là! j'arrête votre cheval, bon!.. vous m' dites, merci, mon vieux; je réponds y a pas d'offense... bien encore: vous m'régalez de deux bonnes bouteilles de vin de Sancerre, chez l' père Thuilot, ça s'accèpte et ça s'boit...y a pas d'quoi se fâcher; mais quand je rentre chez nous, que j'ôte mon bonnet de police, pour m'essuyer le front, je m'aperçois que vous y avez glissé, par trahison, dans la doublure, une petite bourse tricotée avec des napoléons dedans.:. croyez-vous que c'est délicat, ça, M. le Vicomte... et que ça ne chiffonne pas un honnête homme?

Air *d'Aristippe.*

Je vois un homm' que le danger menace,
J'lui port' secours en bon luron;
Sans m'informer quelle est sa noble race,
S'il est vicomte, ou marquis ou baron...
J' n'ai pas demandé si vous étiez baron,
Je fus heureux d'vous rendre un bon office,
Et tout joyeux j'ai continué mon ch'min...
L'argent n'est pas le prix d'un tel service,
Ça s'paye avec un' poigné' d'main
Le r'merciment était un' poigné' d'main.

ÉDOUARD. Loin de moi le dessein de vous humilier, mon brave; n'écoutant que ma reconnaissance, j'ai voulu vous faire accepter cettte faible somme sans vous l'offrir.

ANDRÉ. Je veux bien croire que vous n'y avez pas mis d'méchanceté, mais vous allez reprendre votre or, plus vîte que ça... Mon état n'est pas d'empêcher les gens de se casser le cou, je suis menuisier... quand j' vous aurai fait une armoire, ou une table de cuisine, vous m' paierez.. mais pour l'affaire de c' matin, c'est du hasard et des nerfs, je n' prends rien pour ça.

ÉDOUARD. Et, refuserez-vous mon estime, mon brave et digne garçon?

ANDRÉ. Oh! ça... non!.. tapez là!.. l'estime, c'est d'la monnaie de braves gens; seul'ment on en voit trop peu... cela étant, je ne vous en veux plus, et je vous souhaite une bonne année... il y a des planches qui m'attendent chez nous... (*Il va pour sortir.*) Ah! minute; j'oubliais... j'ai quelque chose à vous d'mander.

ÉDOUARD, *avec empressement.* Parlez, mon cher, je suis tout à vous.

ANDRÉ. On vient d' m'apprendre votr' nom, et qu' vous êtes le petit fils de c'te bonne madame de Gussy, qui habitait l'château, et qui, j'peux l'dire, après son perroquet, son chien, et sa famille, avait tout plein d'amitié pour moi.

ÉDOUARD. En effet il me semble vous avoir vu autrefois.

ANDRÉ. Oh! vous avez quitté l' pays si jeune; mais y n' s'agit pas d' ça, lorsque votre grand'-mère partit pour Paris, elle emmena avec elle une jeune fille de ce village, qui s'appelait Annette.

ÉDOUARD. Où va-t-il en venir? (*Haut.*) c'est vrai.

ANDRÉ. Depuis la mort d' votr' respectable grand'-mère... je n'ai plus entendu parler de ma sœur...

ÉDOUARD. Votre sœur!.. Annette est votre sœur?

ANDRÉ. Oui, ma sœur d' père et d' mé-

Digitized by Google

re, rien qu' ça... née dans c' village, comme moi, au milieu des copeaux de l'atelier; vous sentez qu' ça n' s'oublie pas; aussi j'ai pensé qu'après le petit service que je vous ai rendu ce matin, vous me diriez franchement où est ma sœur... et ce qu'elle fait, si vous l' savez?

ÉDOUARD, *à part.* Quel embarras! (*Haut.*) Votre sœur!.. votre sœur! Annette!

SCENE V.

LES MÊMES, ANNA *en toilette de bal.*

ANNA. Tu m'as appelée, mon ami?.. me voilà prête, je n'ai pas été long-temps... Regarde; suis-je bien ainsi?

ANDRÉ Que vois-je?

ANNA. André!.. mon frère!

ANDRÉ. Annette!.. ma sœur!

Ils s'embrassent.

ÉDOUARD, *à part.* Il n'y avait pas moyen de l'éviter.

ANDRÉ. Ma bonne sœur, ma chère petite sœur... est-elle jolie et gentille et grandie! oh! viens, que je t'embrasse encore.

ANNA. Mon cher André... que je suis heureuse de te voir.

ANDRÉ. Et moi donc... Figure-toi, qu'au moment où tu es entrée, je demandais à monsieur... ah! ça, mais, j'y pense, comment se fait-il que tu sois ici?.. sans m'en faire prévenir, et ces belles robes que tu portes; et ce monsieur auquel tu parles, comme tu m'parlerais à moi... Annette, qu'est-ce que ça veut dire?

ÉDOUARD, *se remettant.* Comment, vous ne devinez pas?

ANDRÉ, *inquiet.* Pas pour le quart-d'heure...

ÉDOUARD. C'est que nous sommes mariés, elle est ma femme.

ANDRÉ. Vot' femme!.. vot' femme! comment M. le vicomte, vous seriez son mari, et moi... vot' beau frère?

ANNA. Sans doute; cela t'étonne, n'est-ce pas?

ANDRÉ. Beaucoup... mariée à un vicomte!.. et sans que j'en aie rien su!

ANNA. Mon ami, j'ignorais où tu étais... A la mort de madame de Gussy, je fus si affligée, si découragée; mais je pensais à toi... je voulais te faire une surprise. J'ai envoyé ce matin chez toi... c'est-à-dire chez nous, savoir de tes nouvelles, prendre des informations.

ANDRÉ. Quoi!.. c'grand domestique galonné qui a parlé à Benoit v'nait d' ta part?

ANNA. Sans doute.

ANDRÉ. J'ai pris ça pour un' commande, moi... j'étais si loin d' m'attendre à te trouver vicomtesse.

ÉDOUARD, *à part.* Quel contre-temps... Comment faire?

ANDRÉ. Quoi qu'ça... ton mariage, vois-tu...

ANNA. Est-ce que cela te contrarie, de me voir riche et heureuse?

ANDRÉ Non pas, non pas... au contraire... mais s'il faut te parler ben franchement, j' trouve ça trop beau pour toi... et pour moi aussi... un beau-frère, vicomte, c'est gênant, y m'semble que je n' pourrai pas l'aimer comme un simple particulier... ah! tu as trop d' bonheur, ça m' taquine.

ANNA. André, vous êtes un égoïste vous ne pensez que pour vous... Mon Edouard m'aime tant.

ANDRÉ. Si M. le vicomte pouvait être riche, heureux, noble et menuisier... ça f'rait tout juste mon affaire.

ÉDOUARD. Oh!.. M. André, il y a de braves gens dans la *nappe* comme dans le *torchon*... Et depuis la révolution nous sommes tous égaux.

ANDRÉ. M. le vicomte, certainement... Tu vois ben, j' n'oserai jamais l'appeler mon beau-frère, ça m' reste dans la gorge... et puis dans ce château, avec ces beaux meubles et ce grand monde de la *nappe*... Tiens, décidément, puisque tu es heureuse, j'en suis enchanté; mais tu viendras m' faire part de ton bonheur à la maison, moi, je ne viendrai ici que le jour de l'an et à ta fête, à cinq heures du matin, encore, afin de ne rencontrer personne.

ÉDOUARD, *à part.* Au fait, cela m'arrangerait assez.

ANNA. Mais tu plaisantes, mon frère... comment, tu ne viendrais pas chez moi! au contraire, c'est que je veux que tu y sois tous les jours, à toute heure, que les personnes qui viennent me voir te trouvent charmant, entends-tu?

Air de Préville et Taconnet.

Mon cher André, tu m' fais un' peine extrême
Je veux qu' tu vienn's dès ce soir à mon bal...

ANDRÉ.

Un bal!.. non... non... la dans' n'est pas c' que [j'aime,
De c't emploi-là, je m'acquitt'rais trop mal,
Je sais danser à peu près comm' un cheval...

ANNA.

Mais je le veux

ANDRÉ.

Quell' min' veux-tu qu' je fasse
Avec des dam's en beaux deshabillers...
Donnant la main à d' brillans cavaliers!
Dans un salon, on n'est pas à sa place
Lorsque l'on a des clous sous ses souliers.

Digitized by Google

ANNA. Encore une fois ça m'est égal... je veux que tu restes, ne vas pas me contrarier pour la première fois que je te vois depuis trois ans; d'ailleurs, Edouard le veut aussi, il t'en prie, il t'invite... N'est-ce pas Edouard?

ÉDOUARD, *embarrassé.* Mais... oui... certainement, vous nous ferez plaisir.

ANDRÉ, *incertain.* Ça vous fera plaisir?..

ANNA. Peux-tu en douter?..

ANDRÉ. Un bal, moi?..

ANNA, *gaîment.* Ainsi, pouvons-nous espérer que M. André Morin nous fera l'honneur...

ANDRÉ. Eh bien, oui, là... je vous ferai cet honneur-là... Tiens, ma sœur, je vois que ton beau mariage ne t'a pas changée, que M. le vicomte est un bon enfant... aussi touchez-là, beau-frère... (*A Anna.*) je l'ai appelé beau-frère! et quoique nous n'soyons pas du même rang, je viendrai ce soir danser et souper chez vous... je n' suis pas fier.

ANNA. A la bonne heure.

ANDRÉ. Mais tu sens bien que j' vais me costumer un peu proprement, je n'entends pas paraître ici, avec mon uniforme de travail, j'ai mon habit des dimanches, qui n'est retourné que depuis quinze jours, je vas l'endosser en deux temps, et en trois je suis ici.

ANNA, *sortant.* C'est ça, c'est ça.

ANDRÉ. Adieu ma bonne petite sœur, adieu beau-frère .. j'espère maintenant que vous me donnerez votre pratique, je vous traiterai en ami, en beau-frère, adieu, je ne serai pas long-temps.

Il sort.

SCENE VI.

ANNA, ÉDOUARD.

ANNA. Oh! que je suis contente, que je suis contente, et toi?.. Eh bien, qu'as-tu donc?

ÉDOUARD. Moi, je ne suis pas content.

ANNA. Pourquoi?

ÉDOUARD. Parce qu'il me semble que tu ne suis pas mes recommandations.

ANNA. Comment? est-ce que je ne me suis pas parée du mieux qu'il m'a été possible... tu ne vas pas j'espère m'accuser d'être coquette avec mon frère?

ÉDOUARD. Non; mais cette invitation était inutile.

ANNA. Comment, c'est pour cela?.. oh, Édouard!.. mépriser ma famille, c'est affreux.

ÉDOUARD. Tu ne me comprends pas, ma chère, amie; c'est dans l'intérêt de ton frère lui-même... quelle figure va-t-il faire à ce bal?

ANNA. Il est assez beau garçon pour plaire à toutes vos dames.

ÉDOUARD. Mais il sera ridicule... on se moquera de lui.

ANNA. S'en moquer, par exemple...

ÉDOUARD. Il l'avait bien senti lui-même, sa place n'est pas ici.

ANNA. J'y suis bien, moi.

ÉDOUARD. Toi, c'est différent... une femme.

ANNA. Chut! voilà déjà du monde... allons dépêchez-vous de m'embrasser, monsieur... souriez, et ne vous avisez pas de bouder... autrement je fais la coquette toute la soirée.

ÉDOUARD. Elle est charmante, comment lui résister!..

Il l'embrasse.

SCENE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, JULES.

ÉDOUARD. Soyez les bien venus, mes bons amis; vous êtes les premiers arrivés.

FRÉDÉRIC. Comme les plus impatiens de nous trouver avec toi et de présenter nos hommages à madame.

ÉDOUARD. Chère Anna, ce sont deux amis de collège... M. Frédéric de Menneville, et M. Jules de Luceval.

ANNA, *avec un peu d'embarras.* Je suis ravie de voir ces messieurs. Si ces messieurs voulaient prendre la peine de s'asseoir...

Elle regarde Édouard qu'il lui fait signe de ne pas faire de gaucheries.

JULES. Du reste, nous ne serons pas long-temps seuls; car au moment où nous montions l'escalier, plusieurs voitures arrivaient à la file.

EDOUARD. En effet, voici tous nos convives.

Il va à leur rencontre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DAMES, MESSIEURS; puis GEORGE.

CHŒUR.

Air *final du Cadet de famille.*

Lorsqu'une fête à Turly nous appelle,
Libres, joyeux, conduits par le plaisir;
Comme à la danse à l'amitié fidèle,
Chacun de nous se hâte d'accourir.

ÉDOUARD. Quel bonheur, je me trouve entouré de tous ceux que j'aime depuis mon enfance... j'espère que la joie la plus franche va présider à notre petite fête, et tandis qu'on se dispute à Bourges les

Digitized by Google

honneurs de la tribune, nous ne disputerons à Turly que la palme du bal.

FRÉDÉRIC. Bien dit... pas de politique, du plaisir. (*Bas à Edouard.*) La petite est charmante...

JULES, *de même.* Délicieuse, parole d'honneur.

GEORGES, *annonçant.* M. André Morin.

FRÉDÉRIC, *le lorgnant.* Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCENE IX.

LES MÊMES, ANDRÉ.

JULES, *à part.* Drôle de tournure !

ÉDOUARD, *à part.* Voilà ce que je voulais éviter.

ANDRÉ. Excusez, messieurs et mesdames, si je me présente au milieu de vous; mais, ma sœur et mon beau-frère m'ont invité... j'ai cru pouvoir venir de moi-même.

FRÉDÉRIC, *à Edouard en riant.* Ah, ah, ah !.. c'est le beau-frère ?..

ÉDOUARD, *bas.* Que veux-tu ?.. une fantaisie d'Anna.

JULES, *de même.* Mais c'est très-bien, il nous amusera.

ANDRÉ, *à Anna.* Suis-je bien ?

ANNA. Très bien...beaucoup mieux pour moi, que tous ces élégans.

ANDRÉ, *arrangeant sa cravate.* Je crois bien. (*Allant à Edouard.*) Bonsoir, beau-frère, comment qu' ça va ?

ÉDOUARD, *se contraignant.* Mais assez bien, je vous remercie.

FRÉDÉRIC, *bas à Jules.* Il est ravissant, le beau-frère.

JULES, *de même.* Parfait.

FRÉDÉRIC, *s'approchant d'André et lui frappant sur l'épaule,* Parbleu, beau-frère, vous avez-là un un habit d'un drap... solide...

ANDRÉ. Vous trouvez ?

FRÉDÉRIC. Il vous va à ravir. L'avez-vous acheté tout confectionné à la foire du palais ?..

ANDRÉ, *gaîment.* Là, là, messieurs les muscadins, ne vous moquez donc pas du monde avec votre petit air... mon Dieu ! je vous comprends allez !.. ce drap-là vous paraît bien gros, n'est-il pas vrai ?

Air : *de Masaniello.*

Je sais qu'un jeune homm' de famille
N' s'arrang'rait pas d'un tel habit ;
Mais au tailleur qui nous habille
Nous n' demandons point de crédit.
Dam ! celui-là n'est que d'ratine ;
Mais je sais ce qu'il ma coûté,
Si l'étoff' n'en est pas très fine,
Du moins, l' mémoire est acquitté.

JULES, *bas à Frédéric.* Tiens, on dirait qu'il te connaît...

FRÉDÉRIC. C'était une plaisanterie... Voyons, beau-frère, un verre de punch.

Il prend deux verres sur le plateau d'un domestique, et en offre un à André.

ANDRÉ. Volontiers... à la vôtre, monsieur le baron ou monsieur le vicomte. (*A part.*) Il croyait m' faire aller celui-là !

ÉDOUARD, *bas à Anna.* Faites donc commencer les danses, vous voyez comme on s'amuse déjà de votre frère.

ANNA. Messieurs, l'orchestre est dans l'autre salon... les tables de jeu sont dressées ici.

Les messieurs offrent la main aux dames, on passe dans l'autre salon. L'orchestre se fait entendre.

JULES. Est-ce que M. André ne danse pas ?

ANDRÉ, *son verre à la main.* Moi, en fait d' danse, j'aime mieux ça, et encore ça n'vaut pas l' vin chaud.

JULES, *riant.* A votre aise. Frédéric, risquons-nous un écarté, les quadrilles sont déjà au complet.

FRÉDÉRIC, *s'approchant d'une table.* Voyons...

ANDRÉ, *reporte son verre, prend quelques biscuits et les mange en regardant danser.* Pas mauvais, ces petits gâteaux-là... voilà-t-il qu'ils s'en donnent par là... allez donc, sautez donc !.. on dirait des marionnettes attachées au même fil.

SCENE X.

ANDRÉ, FRÉDÉRIC, JULES, *quelques* MESSIEURS, *puis* ANNA.

FRÉDÉRIC. Allons, Jules, fais-tu vingt francs ?

JULES. Soit.

FRÉDÉRIC. Les paris sont ouverts.

UN AMI. Dix francs par ici.

UN AUTRE. Je les tiens.

On joue : André se tient derrière la chaise de Jules.

FRÉDÉRIC. Sais-tu qu'elle est vraiment fort jolie la petite Anna.

JULES. Charmante... elle vaudrait la peine qu'il fît la folie... le roi.

ANDRÉ, *à part.* Ah ! ah ! on parle de ma sœur.

FRÉDÉRIC. Fi donc, l'épouser... Coupe.

ANDRÉ, *à part.* Comment l'épouser !

JULES. Bah ! est-ce qu'ils ne sont pas mariés ?

FRÉDÉRIC, *riant.* Ah ! ah ! ah ! mariés de la main gauche...dame de pique... deux points ; c'est un mystère pour tout le monde ; mais nous savons ce qu'il en est ; une maîtresse, tout bonnement.

Digitized by Google

ANDRÉ, *à part.* Qu'est-ce que j'apprends !

JULES, *bas.* Vraiment? . (*Haut.*) Quatre à quatre messieurs, voici le coup décisif.

ANDRÉ, *à part.* Sa maîtresse!..

FRÉDÉRIC. J'ai perdu.

ANDRÉ, *s'avançant.* Messieurs...

JULES. Voulez-vous jouer, M. André?

ANNA, *entrant.* Une walse, messieurs, ces dames réclament votre présence.

TOUS, *sortant.* La walse... la walse...

ANDRÉ, *à lui même.* Ah!. . je ne sais plus où je suis... il me semble que je viens de recevoir un soufflet.

SCENE XI.

ANNA, ANDRÉ.

ANNA. Tu étais donc resté ici? je te cherchais mon frère.

ANDRÉ. Et moi je cherche ton mari... ton cher mari. . mon beau-frère.

ANNA, *le regardant.* Que lui veux-tu?

ANDRÉ. Lui dire qu'il en a menti.

ANNA. Y penses-tu?

ANDRÉ. Je sais tout... non, il n'est pas ton mari, il n'est que ton amant; tu n'es que la maîtresse d'un vicomte, que sa maîtresse, entends-tu?

ANNA, *effrayée.* Oh! plus bas! plus bas! je t'en supplie!..

ANDRÉ. Eh! qu'importe... que je crie ou que je parle bas? tout le monde le sait ici... on le repète tout haut... et tout-à-l'heure je l'ai entendu dire là, à cette table, par ces jeunes gens qui en riaient.

ANNA. Quelle horreur!..

ANDRÉ, *lui prenant le bras.* Il ne s'agit pas d' ça... il s'agit que... (*pleurant et d'une voix forte.*) Je ne veux pas que tu sois une femme entretenue, moi, je ne le veux pas.

Il se cache le visage, de ses mains.

ANNA. André!.. ah! que viens-tu de dire là!

ANDRÉ, *pleurant.* La vérité...

ANNA. Eh bien! non... je ne suis pas encore la femme d'Édouard; mais je suis sûre de l'être... André, mon frère... je vais te dire tout ce qui s'est passé, tout: et si ce matin j'ai eu un regret, c'est qu'Édouard ne t'ait pas dit la vérité, je n'en rougis pas, moi, il a cru te rassurer sans doute, en te disant que j'étais sa femme, car c'est bien son intention...

ANDRÉ, *avec une fureur concentrée* Sa maîtresse! oh! mon Dieu! mon Dieu!

ANNA, *avec émotion.* Écoute-moi donc tranquillement... je ne te cacherai rien... Quelque tems avant la mort de sa grand-mère, Édouard me faisait la cour, et je l'aimais aussi, moi.. oh! je l'aimais bien... mais je ne l'écoutais pas, elle mourût et je me trouvai seule à Paris dans sa maison, je voulais revenir ici... Édouard me retint... je restai, Édouard devint de jour en jour plus amoureux, plus pressant, et moi-même, je ne résistai qu'avec peine à tant de tendresse et d'amour. (*Plus émue.*) Ne pleure pas, mon frère... Un jour, il me dit les larmes aux yeux que ma froideur le désesperait, il me jura qu'il m'aimait trop pour me séduire, me deshonorer, qu'il m'épouserait, que je serais sa femme... il m'en fit la promesse par écrit, je l'ai, la voilà... Tiens, regarde, lis.

ANDRÉ, *vivement.* Voyons...

ANNA. Il ne pouvait alors, à cause de la mort récente de sa bonne maman faire les fêtes d'une noce.. puis, il craignait l'opposition de sa famille, il fallait qu'il liquidât son héritage et c'est pour cela qu'il est venu ici. Moi, je l'aimais... je te l'ai dit, je m'en fiais à son honneur, à sa foi, à sa tendresse... et il m'épousera à notre retour à Paris, il m'épousera, j'en suis certaine... tu vois bien mon frère que c'est comme si j'étais son épouse et que je ne suis pas une femme entretenue.

Elle se jette dans ses bras en pleurant.

ANDRÉ. Pauvre Annette! mais qu'importe! dès ce soir, il faut qu'il se décide à t'épouser ou que tu me suives.

ANNA. Oui, oui... je lui parlerai... mais tais-toi, par grâce, le voilà qui revient.

SCENE XII.

LES MÊMES, ÉDOUARD, FRÉDÉRIC, JULES, DAMES, *et* MESSIEURS.

FRÉDÉRIC. Comment, vous nous abandonnez, belle dame, songez donc que le bal languit sans vous...

ÉDOUARD. En effet, Anna, tu ne t'occupes pas assez du monde que tu reçois.

JULES. Eh bien, M. André, comment trouvez-vous tout cela?

ANDRÉ, *se remettant.* Mais, très beau, sans doute.

FRÉDÉRIC. La Nappe a un peu plus d'éclat que le... hein? qu'en dites-vous?..

ANDRÉ. On y brûle de la bougie au lieu de chandelle, et l'on s'amuse moins, v'là tout.

FRÉDÉRIC. Vraiment!.. eh bien tenez, M. André, j'ai toujours eu envie d'assister à un bal de votre société

ANDRÉ. Vous nêtes pas dégoûté. (*à part.*) Oh! quelle idée! (*Haut.*) Parbleu messieurs, la chose est facile... mon beau-

Digitized by Google

frère m'a donné un bal, je veux le lui rendre et je vous invite tous à y venir.

ÉDOUARD. Quelle folie!

JULES. C'est délicieux!

ANDRÉ. J'espère que vous me ferez celui d'accepter.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah! volontiers, volontiers.

ANDRÉ. Ainsi, j' compte sur vous tous, messieurs.

JULES, *à Frédéric*. Sais-tu que ce serait original?

ANDRÉ, *avec intention*. Oui très original.. Eh! bien. ça y est-il beau-frère!

ÉDOUARD, *hesitant d'abord*. Mais oui, j'accepte avec plaisir. (*à part*) Je parie que c'est elle qui lui a mis cela dans la tête.

ANDRÉ. Dam! écoutez, messieurs, le *Torchon* n'a pas les ressources de la *Nappe*, et pour vous recevoir dignement, il faut que j'aie le temps de faire mes préparatifs.

FRÉDÉRIC. C'est juste, nous voulons voir le *Torchon* dans tout son éclat!

ANDRÉ. Eh bien! c'est dans dix jours la fête des menuisiers et de ma sœur, la sainte Anne, le vingt-huit juillet, jour du peuple; dans dix jours je vous donnerai un bal.

TOUS. Dans dix jours... Bravo!.

ANDRÉ, *à part*. J'aurai ma revanche... (*Haut.*) Maintenant amusons nous, buvons, dansons! (*Il prend un verre de punch.*) Je danserai si vous voulez!..

TOUS. Oh! oui, oui!

ANDRÉ, *s'animant*. Vous autres, vous dansez l'galop de Gustave, la Muette, un tas d'choses... nous, nous n'connaissons que la Bérichonne.

TOUS. La Bérichonne!.. vive la Bérichonne!

ANDRÉ. T'en souviens-tu, ma sœur?

ANNA, Mais oui, un peu.

ANDRÉ. Allons! en avant! chaud, chaud! et sautons bien haut... (*A part.*) Faut nous étourdir.

Il chante en dansant avec Anna.

Air: *Clic, clic, Clac.*

Chez nous, c' n'est jamais que le dimanche
Qu'on prend ses atours
Et qu'on fait sauter les amours;
Aussi faut voir comm' on s' démanche
Dam! c'est naturel, faut nous en donner pour huit [jours.

CHŒUR.

Chez eux c' n'est jamais etc.

ANDRÉ.

Francs Berrichons, j' sais qu'on nous drappe
A caus' de notre mauvais ton,
Queuqu' ça fait, nous mang'rons sans nappe:
L' bon appétit est du *Torchon*.

CHŒUR.

Chez nous c' n'est jamais que le dimanche, etc.

ANNA, *dansant la Berrichonne.*

C'est toujours le luxe qui frappé
Dans un riche et brillant salon,
Mais on dit que jamais la *Nappe*
Ne rit d' si bon cœur que l' *Torchon!*

ANNA *et* ANDRÉ, *dansant comiquement.*

Chez nous c' n'est jamais que le dimanche. etc.

CHŒUR.

Chez eux c' n'est jamais etc.

TOUS, *applaudissant et riant aux éclats.* Ah! ah! ah! ah!

Ils se roulent sur les fauteuils et sur les canapés, Edouard seul à l'air contrarié.— La toile tombe.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente un atelier de menuisier.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, BENOIT, OUVRIERS.

Au lever du rideau, ils sont occupés à enlever les outils et les planches de l'atelier, et à suspendre des guirlandes et des tapisseries contre les murs.

CHŒUR.

Air : *Travaillons.*

Nettoyons
Balayons
Bon courage
A l'ouvrage!..
Balayons
Essuyons,
Tantôt nous danserons.
Dépêchons
Nettoyons
Balayons
Arrangeons
Ça f' ra t'y d la jolie ouvrage!
Dépêchons
Arrangeons
Balayons
Nettoyons
Et tantôt, nous nous amus'rons,

ANDRÉ. Allons, allons, enfans, dépêchons!.. il s'agit aujourd'hui de recevoir la premières société de Bourges. Si nous n'étions qu'entre nous, je vous dirais nous danserons au milieu des copeaux, mais comme nous aurons des millionnaires et des belles dames, il faut leur montrer que si on n'est pas riche, on est propre.

BENOIT. Mais dis donc, André... qu'eu drôle d'idée qui t'a pris, d'inviter tout c' beau mond'-là?

ANDRÉ. C'est une idée comme un autre.

BENOIT. Et nous en serons aussi nous autres.

ANDRÉ. Sans doute, que vous en serez... Grande fête aujourd'hui... il y a conjonction entre le *Torchon* et la *Nappe*.

BENOIT. Peste! des vicomtes, des marquises à ce qu'on dit, tu n'te refuses rien...

UN OUVRIER. Et où diable donc as-tu pris toutes ces décorations-là?

ANDRÉ. Chez mon parrain, M. de Châtenay, notre bon maire; il m'a prêté tous les ustensiles de la fête patronale et des prix de l'enseignement mutuel.

BENOIT. Hein?.. ça nous a-t-il déjà une tournure... on ne dirait jamais d'un atelier de menuisier.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

C'est superb'! c'est un' vrai' magie!
On se croirait en vérité.
Dans la grand' sall' de la mairie
Dont la municipalité,
A fait un' grange cet été.

ANDRÉ.

Partout des fleurs en papier rose,
C'est vraiment un coup-d'œil charmant;
Pour qu' ça se r'ssemble, y n'manqu' plus qu'une [chose,
C'est le bust' du gouvernement,
C'est l'portrait du gouvernement.

Et si je vous disais donc que ce bon parrain qui n'a rien à me refuser m'a prêté sa cuisine et son cuisinier pour mon repas.

BENOIT. Ah!

ANDRÉ. La broche, le marmiton, les *castrolles*, tout est à mes ordres; nous aurons une soupe aux choux, le gigot aux haricots, des pommes de terre frites et des pigeons à la clapaudine.

BENOIT. Excusez... Dieu! vont-ils s'en tapper une bosse... ils n'aurout jamais dîné comme ça.

UN OUVRIER. Et ta sœur y sera?..

ANDRÉ. Certainement... cette bêtise...

BENOIT. Et dis-nous donc... est-ce bien vrai, qu'elle est vicomtesse pour de bon?

ANDRÉ. Comment! si c'est vrai?

BENOIT. Dam!.. tu entends bien, moi j' dis ça... comme autr' chose ça n'me r'garde pas... c'est Gaucher qui disait hier : patati, patata, qu'il n'y avait pas eu beaucoup d'curés et d'adjoints à sa noce.

UN 2e OUVRIER. Et au fait... si c'était comme ça, ça n' serait déjà pas d'une si bonne exemple pour nos femmes et pour nos filles.

ANDRÉ, *à part.* Ils ont raison! (*Haut.*) Soyez tranquille, mes amis... vous me connaissez; suffit... vous pouvez vous en rapporter à moi, allons, donnons la dernière main...

BENOIT. Mais, voyez donc?

TOUS. Qu'est-ce que c'est?

BENOIT. On dirait... Vois donc André?..

ANDRÉ. En effet, c'est elle, c'est bien elle... ma sœur!..

TOUS. Sa sœur!

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES ANNA, *en villageoise.*

ANNA, *très gaîment.* Eh! oui, c'est moi!..

Air: *Voilà, voilà, la petite laitière.*

Oui me voilà, c'est la petite Annette,
En bonnet
En simple corset,
Pour aujourd'hui, bonsoir à la toilette!
J'ai ma jupe et mon bavolet,
Quel plaisir de r' voir ce logis,
quoique j' sois d'venue un' bourgeoise,
J' nai pas oublié mes amis,
J'ai r' pris
Mes habits
D' villageoise:
C'est comm' ça que vous m'aimiez tous,
C'est comm' ça qu' je r' viens parmi vous!
Oui me voilà, c'est vot' petite Annette, etc.

ANDRÉ. Avec ces habits! oh! bonne sœur! va, si tu savais le plaisir que tu me fais de venir ainsi!..

ANNA. N'est-ce donc pas ainsi que je devais rentrer dans la maison de mon père. et revoir toutes nos connaissances? Bonjour Antoine, bonjour Benoit, bonjour Jacques: comment va ta femme?

UN OUVRIER. Elle va bien, madame pour vous servir.

ANNA. Comment madame... pour vous servir... est-ce que vous me recevez comme une étrangère? auriez vous oublié mon nom? il me semble que je dois être toujours pour vous, Annette, la fille du brave menuisisr Morin ..

ANDRÉ. Bien, bien, sœur... ah! je te reconnais là?

BENOIT. Qu'ell' bonn' petite fille... pour un' vicomtesse...c'est qu'ell' n'est pas fière du tout au moins.

ANNA. Vous vous trompez... je suis fière, très fière même... mais c'est de porter ce costume et de me trouver au milieu de vous.

ANDRÉ. A la bonne heure, voilà comme on doit se comporter en société... eh bien, les amis! qu'est-ce que je disais?.. ah! ça, mes braves, vous n'pensez pas à vos toilettes, donc voilà notre salle de bal habillée... à votre tour à présent!..

UN 2e OUVRIER. C'est juste!.. allons nous bichonner...

BENOIT. Oh! je vais m' faire comme un soleil...j' veux déployer tout le lusque qui caractérise mon espèce...

CHŒUR.

Air *De la Cosaque.*

Eh! vite et tôt
Battons / Battez chaud!
Ça, bientôt
Que vos / Que nos toilettes
Soient faites!
Eh! vite et tôt,
Revenons / Revenez au plutôt,
Pour la danse et pour le gigot.

Ils sortent.

SCÈNE III.

ANNA, ANDRÉ.

ANDRÉ. Les voilà partis, nous sommes seuls! regarde-moi bien maintenant... là, que je te voie bien à mon aise.

ANNA. Mon cher André! c'est bien moi! va! ta sœur Annette, ta petite Annette, comme tu m'appelais...

ANDRÉ. Oui, c'est bien toi, je te reconnais à present; te voilà comme je t'ai toujours vue, avec la même robe que tu portais lorsque je t'ai quittée. Oh! c'est bien la même, et elle ne montre pas trop la corde depuis le temps.

ANNA. Tiens! tu me croiras si tu veux, il me semble que je suis mieux sous ce costume, je suis plus à mon aise; je dois avoir plus de grâce. Nest-ce pas que je suis plus gentillle en paysanne qu'en grande dame!..

ANDRÉ. Cent fois plus, il n'y a pas de comparaison. Ah! tout est bien changé à présent! aujourd'hui, tu ne te contenterais plus de ce qui faisait notre régal autrefois...

ANNA. Eh bien! au contraire, voilà ce qui te trompe... maintenant j'ai de tout à profusion...je regrette nos modestes repas, notre joie, si peu de chose nous rendait heureux.

ANDRÉ, *riant.* Ah! c'est vrai, que tu étais un tantinet friande.

Air: *Du château perdu.*

Petite sœur, si j'ai bonne mémoire
L' café l' dimanche qu' moi-même je t'apprêtais.
T' semblait bien bon, pourtant tu peux m'en croire
La *castonnade* en fesait tous les frais.

ANNA.

C'est vrai, mon frèr' mais ça s'conçoit sans peine,
On aime moins l' plaisir qu'on a toujours,
D' la *castonnade* une fois par semaine
C'est bien meil'eur que du sucr' tous les jours.

(*Soupirant.*) Ah! quel bon temps! il est bien loin!..

ANDRÉ. Oh! oui, à présent, que je sais ce que je sais, je pense que tu n'aurais jamais dû quitter tes habits de village... tu serais plus heureuse, et moi aussi... quand cette idée là me revient, vois-tu, ça m'attriste, ça m' chagrine... il me

Digitized by Google

semble qu'il y a de ma faute et que j'aurais mieux fait de t'emmener avec moi comme vivandière au régiment, que de te laisser aller à Paris avec une grande dame.

ANNA. Tu as peut-être raison. Mais aujourd'hui, il faut tout oublier.

ANDRÉ, *hochant la tête.* Oh! je n'oublie rien, moi.

ANNA. Tu as tort, cette soirée est consacrée au plaisir, soyons gais au moins...

ANDRÉ, *se frottant les mains.* Oh! de ce côté-là, ça n'empêche pas d'être gai; au contraire, j'ai même des motifs pour l'être plus que jamais.

ANNA. Et quels sont-ils donc?

ANDRÉ. C'est que j'espère que dans peu, tout sera terminé avec M. Édouard.

ANNA. Que veux-tu dire?.. quel est ton projet?

ANDRÉ. Suffit! tu le sauras quand il en sera temps...

ANNA. Mais enfin?..

ANDRÉ. Chut! chut!.. plus un mot de tout cela... les voilà!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BENOIT, *en grande toilette ridicule*, OUVRIERS, *et leurs* FEMMES, *en dimanche.*

CHŒUR.

Air 1er *chœur des Baigneuses.*

Nous v'là tous présens
Joyeux et contens!
Pour la fête
Ici, qui s'apprête;
Et tout au plaisir
Pour nous divertir,
Nous nous empressons d'accourir.

1re FEMME.

Moi j'ai mis une robe nouvelle.

2e FEMME.

Moi j'ai mis exprès
Mon p'tit schâll anglais.

3e FEMME.

Moi, j'ai mon bonnet de dentelle

BENOIT.

Et moi j'ai mis tout neuf
Mon habit, mon habit d'Elbeuf,
Mais r'gardez-moi donc!
J' suis un Cupidon
Comme j' vais pincer le rigaudon

CHŒUR.

Nous v'la tous présens, etc.

ANDRÉ. Bravo! bravo! les enfans... soyez les biens venus, vive la joie, l'amour et les haricots...

BENOIT. Nous sommes bien disposés, va...

ANDRÉ. Je l'espère bien. Le jour de la fête des menuisiers, la gaîté et les farces sont à l'ordre du jour. Mesdames, c'est ma sœur Annette, que je vous présente et qui désire que vous l'embrassiez... car elle n'est pas fière.

1re FEMME. Oh! oui... si madame veut permettre.

ANNA. Oh! bien volontiers, mes bonnes amies.

BENOIT. Et nous, dis donc?

ANDRÉ, *le repoussant.* Vous pas pour le quart d'heure. Ah! ça vous autres, approchez tous maintenant, hommes et femmes de tout sexe, que je vous fasse mes recommandations.

TOUS, *s'approchant.* Voyons, voyons!

ANDRÉ. Attention au commandement!.. vous savez que nous attendons la société la plus huppée du département du Cher, ce qu'il y a de plus soigné dans la *Nappe.* Or la grande tenue est de rigueur... pas de propos les hommes... pas de boulettes, les femmes... il s'agit d' prendre un genre distingué, il faut que vous soyez idéal...

BENOIT. Il faut que vous soyez fantastiques.

ANDRÉ. Il faut que vous ayez des gants.

BENOIT. Bah?.. pourquoi faire?.. nous avons les mains propres...

ANDRÉ. Je n'ai pas de confiance, et d'ailleurs ça n'est pas une raison...

BENOIT. Au fait... je me suis toujours demandé ça pourquoi les gens du grand ton portent-ils des gants?.. enfin jusqu'aux dames qui ne les quittent même pas pour dîner?..

ANDRÉ. Eh!.. bêtat, c'est pour qu'elles ne mangent pas avec leurs doigts... et je crois qu'en général, il y a encore un autre motif.

Air: *Dans un castel.*

Vois-tu, nous autr's dans notr' modeste classe
Nous n' montrons pas tant d'soin et tant d'orgueil,
Quoiqu'à personn' nous n' fassions la grimace
A tous venans, nous n' faisons pas accueil.
Or, je m' figur' qu' chez les gens du grand monde
Où l'on reçoit des fats, des intrigans,
On touch' tant d'mains, sans que l'cœur y réponde,
Que c'est pour ça qu'ils mett'nt toujours des gants.

BENOIT. C'est possible tout d'même.

ANDRÉ. Un instant... y a encore une chose à vous dire, et c'est la plus importante...

TOUS. Quoi donc?.. quoi donc?..

ANDRÉ. Ça regarde les hommes en gros, et les femmes en détail... méfiez-vous des fréluquets de la *Nappe.* Ce sont des malins et des enjoleurs!.. comprenez-vous?.. un coup d'œil, pif... un serr'ment d' main paf... une femme est bien vite compromise. Ainsi garde à vous... fixe,

Digitized by Google

baissez les yeux, dites oui et non... faites la révérence et ne sortez pas d'là...

1re FEMME. Tiens!.. c'est guère amusant!..

ANDRÉ. Je n' vous dis pas qu' c'est amusant, mais enfin c'est le genre, quant à vous autres du genre masculin, je n'ai rien à vous dire... je n' crois pas que vous séduisiez beaucoup de duchesses, et quand ça arriverait par hasard, je n'y vois pas grand mal.

BENOIT. Nous ferons de notre mieux.

ANDRÉ. Voilà qui est entendu : attention à la consigne, du reste, amusez-vous bien.

ANNA. Et Édouard qui n'arrive pas!.. qui peut les retenir?.. Voilà Georges, il nous annonce sans doute quelqu'un.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES, FRÉDÉRIC, JULES, ÉDOUARD, DAMES et MESSIEURS.

GEORGES, *annonçant*. M. le baron Frédéric de Menneville. M. le chevalier Jules de Luceval...

Ils entrent tous deux.

ANNA, *allant à leur rencontre*. Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

FRÉDÉRIC, *à André*. Eh bien, beau-frère, j'espère que c'est de l'exactitude, nous voici avant tout le monde.

ANDRÉ. Comment avant tout le monde!. vous comptez donc ces braves gens-là pour rien?..

JULES. Il a raison, nous sommes en retard. Comment se porte madame la vicomtesse?

Il va à Anna et lui baise la main.

GEORGES, *annonçant*. Madame la marquise de Bettigny, madame la baronne Durandel.

ANDRÉ, *s'empressant*. Diable, diable! ça n' s'annonce pas mal... vite la main à la marquise, et qu'elle s'asseoie sur la chaise de paille.

BENOIT, *aux autres*. Dites donc!.. ça n'est pas de la petite bierre!..

GEORGES, *annonçant*. M. le vicomte de Gussy.

ANNA. Ah! enfin, le paresseux, qui devrait être le premier!..

ÉDOUARD, *entrant*. Bonjour, mon cher André!.. excusez-moi si je ne suis pas venu plus vite; mais j'ai été retenu... est-ce qu'on m'attendait?..

ANDRÉ. Pas dutout... chez nous, pas de gêne, pas d'étiquette... on est toujours le bien venu.

ÉDOUARD. Bonjour, bonjour, mes amis.. comment, c'est toi, Anna, sous ce costume! eh bien, en honneur tu es charmante.

ANNA. Tu trouves... n'est-ce pas que c'est une bonne idée?

FRÉDÉRIC. Tu fais bien d'arriver, nous allions faire la cour à ta femme.

GEORGES, *annonçant*. Madame de Rouvière, M. de Beausol.

FRÉDÉRIC, *bas à Jules*. C'est tout-à-fait amusant, ces grands noms lancés au milieu de ces paysans...

JULES, *bas à Frédéric*. Nous sommes horriblement encanaillés.

D'autres personnes arrivent encore.

EDOUARD, *bas à Anna*. Mais c'est bien singulier!.. tout ce que je connais de mieux dans la ville... Comment tout ce monde-là ce trouve-t-il invité?

ANNA. Par mon frère, sans doute, il aura cru te faire plaisir.

ÉDOUARD, *à part mécontent*. Il a bien réussi. (*Se remettant.*) Mais que tu es piquante sous ces habits de paysanne ..

ANNA. Je n'aurais jamais dû les quitter, tu m'aurais aimée davantage.

ÉDOUARD. Peux-tu le croire?

ANNA. Oui, davantage... et aujourd'hui je serais...

ÉDOUARD. Anna, on peut nous entendre. (*A part.*) Ah! elle me fait souffrir.

ANDRÉ, *s'approchant d'eux*. Dites donc, dites donc, vous causez-là tout seuls.. c'est marital, c'est champêtre; mais si nous fesions sauter un brin c'te jeunesse...

ÉDOUARD. Mais sans doute, il faut danser.

FRÉDÉRIC. Le beau-frère a raison... la contre-danse. la contre-danse.

JULES. En place, tout le monde.

ANDRÉ, *prenant Jules et Frédéric à part*. Ah! ça, messieurs de la *Nappe*, j'ai un petit mot à vous dire d'amitié, comme ça dans l'tuyau d' l'oreille.

FRÉDÉRIC. Voyons beau-frère, qu'est-ce que c'est?

ANDRÉ. Beau-frère, beau-frère, laissons ça. . je veux vous dire de faire attention à ne pas trop être de votre classe, voyez-vous, parce que si nos femmes ne sont pas chatouilleuses, nos maris l' sont... et vous comprenez, quelquefois, on rit, on s'amuse, et ça finit par des coups d'poing.

JULES, très-bien, très-bien.

FRÉDÉRIC. Soyez tranquille, beau-frère, nous serons sages.

ANDRÉ, *montrant son poing*. Nous en avons ici. . c'est comme les épaules de mouton. (*Aux autres.*) Allons, à l'orches-

Digitized by Google

tre, les crin-crins en avant la gaîté française...

BENOIT, *s'avançant.* Oh! une fameuse idée! pour qu'ça soit mieux, il faut que les *Torchonniers* dansent avec les *Napperonnes* et les *Torchonnes* avec les *Napperons.*

LES MESSIEURS. Oui, oui!

LES OUVRIERS. Ça y est! ça y est!..

ÉDOUARD, *riant.* Le monde renversé...

BENOIT. Ça nous change donc, tiens!..

Les musiciens montent sur les tonneaux : les messieurs invitent les paysannes, les ouvriers vont offrir la main aux dames.

CHŒUR, *en dansant.*

Air : *de la danse du baron d'Hilburghauzen.*

Allons, vîte en cadence,
Sautons jusqu'au plafond...
Ici, l'on voit en danse
La *Nappe* et le *Torchon.*

LE MÉNÉTRIER. En avant deux!

BENOIT.

Avec une marquise
Je vais en avant deux...

ANNA, *dansant avec Jules.*

Ne fesons pas d'sottise,
C'est des danseurs fameux!..

LE MÉNÉTRIER. Le grand rond!..

CHŒUR.

Allons, vite en cadence, etc.

LE MÉNÉTRIER. Chaîne anglaise.

FRÉDÉRIC, *dansant avec une grosse paysanne.*

Tu Dieu! quelle luronne,
J' suis mouillé jusqu'aux os.

ANDRÉ.

Moi, z'avec une baronne,
V'là que j' fais dos-à-dos.

LE MÉNÉTRIER, *criant.* Chassez les huit!

CHŒUR.

Allons, vite, en cadence, etc.

ANDRÉ. Eh bien! ça commence à marcher. Ah! ceux et celles qui veulent se rafraîchir, y a sur la planche, du poiré, de la bierre et de la pâte ferme... après ça, ceux qui ne dansent pas et qui aiment mieux le billard, y a un jeu de boules dans la cour.

La danse finit : chacun reconduit sa danseuse.

BENOIT, *s'approchant d'André.* Dis-donc, André!.. Le gâte-sauce du maire dit qu' son dîner est prêt!.. faut-il qu'il mette la soupe sur la table?..

ANDRÉ. Non, qu'il attende un petit moment, on n'est pas si pressé, que diable! d'ailleurs, j'attends du monde.

BENOIT. Comment, tu attends encore quelqu'un?

ANDRÉ. Oui, et quelqu'un sans quoi nous ne pouvons pas commencer; mais j'crois que le voici.

SCENE VI.

LES MÊMES, CHATENAY, UN COMMIS *de la mairie.*

GEORGES, *annonçant et ouvrant la porte.* M. le Maire!

TOUS. Monsieur le Maire!..

ANDRÉ, *à part.* Enfin!..

CHATENAY. Eh bien!.. qu'est-ce donc, ça a l'air de vous surprendre... Bonjour, mes amis, je me suis fait attendre peut-être; mais j'arrive à l'instant de Bourges bonjour, Édouard, mesdames, je vous salue.

ÉDOUARD, *à part.* Que vient-il faire ici?.. maudite rencontre.

ANDRÉ. Que je vous remercie, mon parrain; je craignais que vous ne vinssiez pas.

CHATENAY. Tu avais tort, je te l'ai promis encore ce matin et je tiens toujours ma parole. D'ailleurs, j'avais à honneur de faire moi-même le mariage d'un brave garçon tel que toi! Il me semble que l'affection que j'ai pour mon filleul lui portera bonheur.

ANNA. André se marie.

ÉDOUARD. Qu'est-ce que ça veut dire?

CHATENAY. Ah ça, mon garçon, j'ai fait apporter les registres avec moi, tout est en règle, je le suppose, car je n'ai pas eu le temps d'examiner; mais tu m'as assuré que toi-même t'étais chargé de tout cela.

ANDRÉ. Ah! soyez tranquille, rien n'y manque... seulement, j'ai une chose à vous dire : c'est que ce n'est pas moi qui me marie...

CHATENAY. Ce n'est pas toi... qu'est-ce que ça veut dire?

ANDRÉ. Comme je voulais absolument vous avoir, je vous ai assuré qu'il s'agissait de moi, parce que j'étais sûr qu'alors vous viendriez ici; mais moi, me marier, pas si bête!.. du reste, j'espère que vous n'aurez pas de regret, c'est comme si c'était moi... c'est ma sœur.

TOUS. Sa sœur!

ANNA. Que dis-tu?

ÉDOUARD, *à part.* Que va-t-il faire?

ANDRÉ. Oui, ma sœur Annette que voilà et que je vous présente. (*A voix basse.*) Dam! elle n'a pas de bouquet de fleur d'orange.

ANNA. Mais, mon frère...

ANDRÉ. Tais-toi, tais-toi, tu n'as la parole que pour dire *oui.*

CHATENAY. Son futur, quel est-il?

ANDRÉ. M. le vicomte Édouard de Gussy.

Digitized by Google

ÉDOUARD. Moi...

TOUS. Edouard!..

ANNA. Que fais-tu?..

ANDRÉ. Ton devoir et le mien.

ANNA. André, je t'en supplie.

ANDRÉ, Laisse-nous... Enmenez-la, mes amis enmenez-la.

ANNA, *entraînée et pleurant.* Ah! mon Dieu?..

SCENE VII.

LES MÊMES *excepté* ANNA *et deux* FEMMES.

ANDRÉ. Restez vous autres... M. le vicomte vous allez épouser ma sœur.

ÉDOUARD. Monsieur...

ANDRÉ Ah! vous n' m'appelez plus beau-frère à présent... que ne me répétez-vous encore qu'elle est votre femme, votre femme légitime, vous avez cru peut-être en me faisant boire du punch chez vous et me livrant à la risée de tous vos amis, que je serais trop étourdi pour connaître la vérité... mais le punch fait parler les gens de la *Nappe* comme les autres; je les ai entendus vos amis, ils ont eu l'audace de plaisanter sur ma sœur et sur vous; ils disaient qu'elle était votre maîtresse... et j'ai eu le bon sens de dévorer cet affront... mais si je n'ai rien dit chez vous, c'était pour mieux crier chez moi... oui, je veux crier bien haut, que ma sœur est votre maîtresse... Je veux que tout le monde l'entende, parce que je veux que tout le monde dise comme moi, M. le vicomte est un honnête homme.

ÉDOUARD. Monsieur, si vous étiez venu me dire tout cela chez moi, j'aurais peut-être consenti à faire ce que vous demandez... mais ici, m'attirer dans un piège, dans un guet-à-pens.

ANDRÉ. Dans la maison de notre père, monsieur.

ÉDOUARD. Il faut mettre un terme à un scandale que tout le monde voit ici avec peine, quand même je consentirais, rien n'est en règle, ainsi...

ANDRÉ. Au contraire M. le vicomte, tout est parfaitement en règle... je n'avais pas besoin de votre autorisation pour faire lever votre extrait de naissance, et celui de ma sœur; vous lui avez fait une promesse de mariage à ma sœur... cette promesse je la lui ai arrachée, cela a suffi pour faire publier les bans... car elle et vous, n'avez ni père ni mère, et pouvez vous marier sans le consentement de personne. Oh! je suis bien instruit, allez..j'ai consulté avant de rien faire; les bans sont publiés depuis dix jours.

ÉDOUARD. Il se pourrait?

ANDRÉ. Ah! voilà c' que c'est que de n' pas aller r'garder au petit treillage de la mairie. Vous n' vous doutiez pas que vous étiez affiché... vous l' voyez, tout est en règle, il ne vous manque plus que de dire: *oui.*

ÉDOUARD. Je ne le dirai pas.

ANDRÉ. Vous ne le direz pas.

ÉDOUARD. Non... on n'obtiendra rien par des menaces.

ANDRÉ. Mais je le veux, moi.

CHATENAY. Taisez-vous, André.

ANDRÉ. Mais mon parrain...

CHATENAY. Taisez-vous, et laissez-moi faire.

Il emmène Édouard sur le devant de la scène, tout le monde veut sortir.

ANDRÉ *tenant la porte.* Que personne ne sorte, je veux que ça finisse comme ça a commencé, devant tous.

SCENE VIII.

CHATENAY, ÉDOUARD.

CHATENAY. M. le vicomte... si André m'avait consulté, il n'aurait pas agi comme il vient de le faire, mais je lui aurais conseillé de prendre d'autres mesures, pour arriver à un meilleur résultat.

ÉDOUARD. J'ignore monsieur ce que j'aurais fait, si on s'y était pris autrement à mon égard... mais je sais qu'aujourd'hui on m'a placé dans une position telle, que je dois refuser tout accommodement.

CHATENAY. Non, monsieur, vous ne le devez pas.

ÉDOUARD. M. le maire.

CHATENAY. Je ne suis pas ici M. le maire, je suis l'ami, le plus ancien ami de votre père, je vous parle comme il l'eut fait lui-même, comme à un enfant que j'ai vu naître, comme à celui qui devait être presque mon fils en devenant l'époux d'Amélie...

ÉDOUARD. Oui, monsieur et cette union...

CHATENAY. Ne peut plus avoir lieu. Car Amélie n'a pas été séduite et Anna l'a été par vous. Oui, monsieur, vous devez réparer la faute que vous avez commise, il le faut, je vous le demande au nom même de votre famille pour qui votre refus serait une tache... voyez, ils ont les yeux sur nous, ils attendent, ils sont prêts à murmurer; ne prolongez pas cette scène scandaleuse; je vous le demande en grâce... car moi aussi, je veux que tout le monde dise de celui que j'avais choisi pour neveu, qu'il est un honnête homme. (*A André.*) André, rappelez votre sœur.

Digitized by Google

ÉDOUARD. Qu'allez-vous faire?

CHATENAY. Vous pourrez me démentir si je fais mal.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ANNA.

ANDRÉ, *très calme*. La v'là, mon parrain.

CHATENAY. Approchez, Anna. André, vous avez eu tort d'agir comme vous l'avez fait! l'intention de M. de Gussy a toujours été d'épouser Anna, des motifs de famille l'en avaient empêché jusqu'ici. Nous venons de les discuter ensemble et de les applanir, et je me suis porté caution auprès de lui, que vous n'aviez jamais entendu lui imposer la main de votre sœur, et la lui faire épouser de force.

ANDRÉ. Ah! pour ça... c'est vrai!.. Excusez beau-frère si la surprise ne vous a pas été agréable, j'ai cru bien faire. (*A part.*) Et j'ai bien fait tout de même...

ANNA. Édouard, c'est bien de ta volonté?..

ÉDOUARD. Oui!..

FRÉDÉRIC, *bas à Édouard*. Comment tu l'épouses...

ÉDOUARD. Oui demain Anna sera ma femme.

ANDRÉ. Demain!..

ÉDOUARD. Qui oserait ici douter de ma parole?.. demain, j'épouserai Annette Morin. D'ici là, il me reste à faire des dispositions, et M. André me laissera bien le droit de choisir les témoins de mon mariage. A demain.

Il va pour sortir.

ANNA. Édouard, tu pars, tu nous quittes...

ÉDOUARD. M. le maire, demain à midi, je vous attends au château.

ANDRÉ. Nous y serons. Reste ici, ma sœur.

On apporte au fond une table servie.

BENOIT, *vers le fond*. Place!.. place!.. voilà la soupe...

LES OUVRIERS. La soupe! la soupe!..

ÉDOUARD.

Air: *De Wallace.*

Sortons!.. après l'outrage
Qu'on m'a fait en ces lieux,
Y rester d'avantage
Me rabaisse à mes yeux!..
Venez, venez, quittons ces lieux,
Venez, madame, je le veux!..

ENSEMBLE.

ANNA.

Édouard!.. quel outrage
Faut-il quitter ces lieux;
O ciel mon mariage
Sera donc malheureux.
Mon ami restons en ces lieux,
Ah! vois les pleurs mouiller mes yeux!

BENOIT.

Ils s'en va quel dommage,
Tout allait pour le mieux,
Au moment du potage,
Ils nous fait ses adieux!
Et moi, qu'ai l'estomac si creux,
Ah! quel malheur!.. ah! c'est affreux!

CHOEUR.

Oubliez votre outrage
Et restez en ces lieux,
Un jour de mariage
Doit être un jour heureux!
Restez, prenez part à nos jeux,
Ah! ne repoussez pas nos vœux!

Chatenay cherche en vain à retenir Édouard, il sort à la fin du morceau, suivi de jeunes gens. André arrête Anna qui est presque evanouie. — Tableau. La toile tombe.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un pavillon du château de Turly donnant sur le parc; tableaux, piano, table, fauteuils, etc.

SCENE Ire.

ANNA, *seule, au piano.*

Air *du Clephts.*

Reviendras-tu? ma voix t'appelle,
Ah! loin de toi, j'ai tout perdu!..
Réponds, ta compagne fidele
T'appelle encor... Reviendras-tu?

Je t'aime... je suis ton épouse!..
Toujours absent... toujours me fuir!
Ah! mon Dieu! si je suis jalouse,
Juge combien je dois souffrir!

Reviendras-tu? etc.

Prends donc pitié de mes alarmes;
Mes jours sont si longs maintenant!..
Mon deuil, ton absence, mes larmes,
J'oublirai tout en te voyant!..

J'attends toujours, ma voix t'appelle,
Ah! loin de toi, j'ai tout perdu...
Réponds, ta compagne fidèle
T'appelle encor... Reviendras-tu?

Digitized by Google

SCENE II.

CHATENAY, ANNA.

CHATENAY, *entré aux derniers mots.* Très bien, ma chère Anna... très bien, madame la vicomtesse... et toujours sans nouvelles?

ANNA. Toujours... il y a un an qu'il m'a quittée... et j'apprends qu'il existe, quand son homme d'affaires vient m'apporter ma pension; voilà comment j'ai su qu'Édouard était encore en Italie.

CHATENAY. Ah! il est bien coupable!

ANNA. Bon M. de Châtenay, je me rends justice : je n'étais pas née pour être sa femme... dans le commencement de notre mariage, il a essayé de bonne foi de vivre avec moi, de me rendre heureuse et d'être heureux à son tour... cela lui a été impossible, et lorsqu'il a appris que le duc Delmare épousait votre nièce, qui, sans moi, serait devenue sa femme, lorsqu'il a entendu les éloges du monde sur ce mariage si bien assorti de convenance, de rang et de fortune, et qu'il a jeté les yeux sur la fille du peuple qui était devenue sa femme, il a rougi d'elle.

CHATENAY. Pauvre enfant!.. je donnerais beaucoup pour qu'Édouard pût vous voir maintenant... seulement un jour... une heure... je suis certain qu'il reviendrait à vous.

ANNA. Votre amitié, votre indulgence pour moi vous abusent.

CHATENAY. Non, madame... il se peut que le vicomte ait regretté auprès de vous ce manque d'éducation qui est un vide en ménage; mais aujourd'hui vous n'êtes plus la même femme... cette année que vous venez de passer dans l'abandon, vous l'avez consacrée au travail, à l'étude; vous avez acquis facilement tous les talens qu'on peut désirer dans la femme de la plus haute naissance. Édouard ne peut tarder à revenir; ce gentilhomme italien, qui se dit son ami, vous a lui-même assuré qu'ils s'étaient donné rendez-vous à Bourges.

ANNA. Tenez, ne me parlez pas de ce Balestrezi... il est si bizarre, si extravagant... je le crois un peu fou... et s'il faut vous le dire, ses assiduités m'importunent, m'offensent même.

CHATENAY. Comment?

ANNA. Oui; il devient chaque jour plus pressant... j'en rirais peut-être si mon mari était près de moi... mais seule, sans défense; car vous sentez que je n'ai pas osé parler de cela à mon frère, il est si violent! j'ai même évité que jamais ils se rencontrassent chez moi.

CHATENAY. Vous avez bien fait.

GEORGES, *entrant,* Une lettre pour madame.

ANNA. Pour moi?.. donnez. (*Georges sort.*) Ciel! son écriture... c'est d'Édouard.

CHATENAY. De lui!

ANNA, *à part.* Je devine; il répond à ma dernière lettre. J'étais bien sûre que celle-là lui ferait rompre le silence.

CHATENAY. Eh bien! vous ne lisez pas?

ANNA, *émue, décachetant la lettre.* Je n'ose... je crains tant d'apprendre ce qu'il m'écrit... Tenez, lisez-la-moi vous-même.

CHATENAY, *regardant Anna.* Qu'est-ce donc?.. (*Il lit.*) « C'est de France seulement que j'ai voulu vous répondre... Je » suis à Paris, et pars en chaise de poste » quelques heures après ma lettre pour me » rendre à Turly. J'adopte votre projet et » vous remercie de me l'avoir communi- » qué. Mon retour auprès de vous vous » prouve à quel point j'y suis sensible... » Gussy. » Il revient donc!.. il arrive aujourd'hui, dans quelques heures, et c'est sur une lettre de vous... ah! madame, rien n'égale ma joie!..

ANNA. Il ne m'aime plus! il revient...

CHATENAY. Au contraire, cela prouve que...

ANNA. Il ne m'aime plus, vous dis-je!.. il revient ici pour se séparer de moi irrévocablement.

CHATENAY. Vous séparer?

ANNA. Il faut tout vous dire... Lassée de lui écrire sans qu'il daignât me répondre; voyant que de jour en jour notre position devenait plus insupportable... Je lui ai écrit une dernière lettre... Je lui peignais tous mes tourmens, je cherchais à devenir les siens... et je le conjurais d'y mettre un terme. Il n'y avait qu'un moyen : la séparation!.. Je la lui ai offerte et vous voyez qu'il l'accepte, qu'il accourt... qu'il quitte tout pour cela; oui, monsieur, oui, il vient de deux cents lieues pour se séparer de sa femme, et la première fois qu'il lui écrit depuis un an, c'est pour lui apprendre cette nouvelle, direz-vous encore qu'il m'aime?

CHATENAY. Lui écrire, lui parler de séparation sans me consulter...

ANNA. Vous ne l'auriez pas approuvée, et ma résolution était prise.

CHATENAY. Mais vous ne l'aimez donc plus?

ANNA. Je ne l'aime plus?

Air : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Depuis un an, je souffre loin de lui,
Rien n'a calmé mes ennuis, mes alarmes,
Et ma douleur n'a trouvé pour appui,

Digitized by Google

Que mon amour, mon silence et mes larmes.
Et maintenant, je veux, dans mon malheur,
Pour effacer l'hymen que je déplore,
Lui rendre enfin et son nom et son cœur
Et loin de lui, mourir pour son bonheur.
Vous voyez que je l'aime encore.

CHATENAY. Édouard n'acceptera pas un tel sacrifice.

ANNA. Je l'exigerai, M. Depuis un an, est-ce que j'existe? repoussée, abandonnée!.. Je ne méritais pas un pareil sort. Car enfin, je ne suis ni noble ni riche, mais je suis femme et dussé-je mourir de chagrin... je ne lui montrerai qu'indifférence et froideur.

CHATENAY. Vous n'aurez pas ce courage.

ANNA. Je l'aurai!.. Oh! oui, je l'aurai!.. Mais on vient... c'est mon frère peut-être qu'il ignore l'arrivée de M. de Gussy... Je ne veux pas qu'ils se voyent.

CHATENAY. Nous l'éloignerons.

SCENE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *tristement*. Bonjour, ma sœur... bonjour mon parrain.

ANNA. Mais qu'est-ce que tu as donc ce matin?

ANDRÉ. Ah! j'ai ce matin ce que j'avais hier... ce que j'avais avant-hier ce que j'aurai demain... ce que j'aurai toujours... J'ai que tu n'es pas heureuse, et que c'est ma faute.

ANNA. Mon cher André, je t'assure....

ANDRÉ. Ne m'assure donc rien; t'es malheureuse!.. Je le sais... ce n'est pas la peine de mentir... Mais, mon parrain, vous qu'êtes magistrat... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'en finir, de les démarrier?.. Tu m'en veux d'être vicomtesse, n'est-ce pas?

ANNA. Mais non, mon pauvre André, tu as cru bien faire...

ANDRÉ. Doit-il revenir enfin, ton mari?

ANNA. Je l'espère.

ANDRÉ, *avec humeur*. Qu'il arrive donc cet homme!.. puis qu'on a besoin de lui pour la séparation.

ANNA. André, est-ce là ce que tu m'avais promis?

ANDRÉ. Je t'ai promis... Je t'ai promis...

ANNA. D'être plus calme... de ne pas te mettre en colère, et lorsqu'il sera ici...

ANDRÉ. Oh! quand il y sera, je ne dis pas!.. Je m'en irai, je ne reviendrai jamais! voir un beau-frère qui vous a censément mis à la porte... il y a pas presse.

CHATENAY. Allons, allons... Il sera sage il tiendra sa parole.

ANNA, *bas à Chatenay* Tachez donc de l'emmener... Je crains toujours...

CHATENAY. Ah! ça, mon garçon tu va m'accompagner jusqu'à Bourges.

ANDRÉ. Bah! à Bourges?

CHATENAY. J'ai besoin de toi... j'ai de l'ouvrage à te donner.

ANDRÉ. Ah! tenez, parrain, ne me parlez pas d'ouvrage, le cœur n'y est pas: c'est comme çà toutes les fois que je viens ici; quand j'vois ma sœur pleurer, ma journée est finie; c'est le chagrin, ça me prend là, je n'travaille plus, je bois...

CHATENAY. Comment, André, toi, si rangé, si laborieux?

ANDRÉ. J'suis bouleversé, quoi?.. Ce maudit mariage m'a ruiné, chaque jour je gagne moins et je dépense davantage.

Air: *Vaudeville d'Angélique et Médor.*

Dans l'vin on dit que l'chagrin s'noie,
Du peupl' c'est la consolation. .
A c'tt'heur' j'n'ai ni gaîté ni joie,
Et j'oubli' tout dans la boisson.
Quand je t'ai vu', l'chagrin m'empogne,
J'vas boire et l'ouvrag' reste là...
J'suis paresseux... j'deviens ivrogne,
Je n' croyais pas t'aimer comm' ça. *bis.*

CHATENAY. Ça n'empêche pas que tu vas venir avec moi jusqu'à la mairie pour cette cloison qui ne tient plus...

ANDRÉ. Ah! pour l'inspection, j'veux bien; mais pour un coup d'varlope... nix!.. Adieu, sœur; embrasse-moi toujours comme si c'n'était pas moi qui... Ah! j'suis un fier gueurdin va! Tiens, il y a des momens où je m'jetterais dans la rivière!..

CHATENAY, *bas à Anna*. Sans adieu! je reviendrai.

ANNA Adieu, mon frère.

ANDRÉ, *entraînant Châtenay*. Allons-nous-en donc!.. J'pleure comme un' bête,

Ils sortent.

SCENE IV.

ANNA, *seule*. Aujourd'hui!.. c'est aujourd'hui, dans quelques heures, que je vais le revoir, et il revient pour me dire un éternel adieu!.. oui, éternel! il le faut pour son bonheur, et son bonheur doit être le mien!..

Air: *Jeune fille aux yeux noirs.*

Il accourt tout joyeux, flétrir ma triste vie,
Et du sort qu'il m'impose il n'est point alarmé;
Que me sert maintenant d'être aimable et jolie,
Hélas! il n'aime plus ce qu'il a tant aimé!
A ses yeux plus de charmes,
Si j'osais l'implorer!..
Il rirait de mes larmes:
Cachons-nous pour pleurer. (*bis.*)

SCENE V.

BALESTREZI, ANNA.

BALESTREZI, *entr'ouvrant la porte du fond*,

Digitized by Google

passe la tête. Elle est sola !.. bravi !.. (*Avançant.*) Bonzour, sarmanté vicomtesse !..

ANNA. Encore cet homme!.. quel ennui.

BALESTREZI, *montrant un album richement relié.* Zé vis apporte oune pétit recueil de mousique toute nouvella, cé qu'il y a dé miou dans moussu Rossini, dans moussu Bellini, vis en sérez ensantée !.. (*A part.*) Sourtout d'ouna petite sourprise qu'elle s'attend pas du tout.

ANNA. Je vous remercie, monsieur; je ne puis accepter... je ne le dois pas.

BALESTREZI. Et perquè? una zolie femme assepte touzours !.. Angelo Balestrezi, il est connou per sa galanterie. (*Il dépose l'album sur le piano A part.*) Elle l'ouvrira... la curiosità, c'est bien naturel !.. et alors zé triompherai pot-être.

ANNA, *à part.* Je ne sais plus quel moyen employer avec lui.

BALESTREZI, *à part.* Elle est vraiment zolie, la signora, piou zolie que mon épouse... quel bonheur qué zé né sois pas piou amoureux dé l'oune qué dé l'autre; ça mé laisse mon sang-froid, et... Elle va parler, zé lé crois.

ANNA. M. Balestrezi, votre empressement auprès de moi, est, non seulement déplacé; mais il me déplaît... Vous vous dites l'ami intime de M. de Gussy...

BALESTREZI. Sans doute. (*A part.*) Oun ser ami qué zé n'ai zamais vou.

ANNA. A ce titre, j'ai cru devoir vous accuellir; mais je serais coupable de souffrir plus long-temps vos visites. Je vous prie instamment de les susprendre jusqu'au retour de M. le Vicomte.

BELESTREZI. Comment, bella Donna !.. vis seriez assez croudèle per mé défendre votré porte?.. per sasser Angelo Balestrezi, gentilhomme Milanais qui vis aime, qui vis adore.

ANNA. J'attends mon mari aujourd'hui.

BALESTREZI. Ah, bast!..

ANNA. Une lettre m'apprend son retour.

BALESTREZI. Il arrive auzourd'hui !.. zé n'ai pas dé temps à perdre.

ANNA. Mais, monsieur, c'est par trop inconcevable! quoi, le jour même où mon époux va revenir, vous osez encore...

BALESTREZI. Eh, sans doute !.. Lé lendémain zé né pourrai piu peut-être vis voir sola... et puisqué zé souis assez heureux per qu'oun tête-à-tête, z'en profite, per dio !.. (*S'animant de plus en plus.*) Oui, signora, oui ma tête il est partie... lé fò, il est à la poudre, rien ne saurait piou l'arrêter... il faut qué vis m'abandonniez cette zolie main, il faut...

ANNA. Mais, monsieur, je vais appeler mes gens!..

BALESTREZI. Appélez vos zens, ze m'en mocque... appelez le villaze, la ville, les faubourgs... dévant la France, dévant l'Italie, devant le monde entier... zé répéterai : qué zé vous aime, qué zé souis fou d'amour, et qu'il faut qué vis soyez follé commé moi.

ANNA, *effrayée.* Ah, mon Dieu! mais songez donc que mon mari peut arriver d'un moment à l'autre, qu'il entrera sans se faire annoncer, et que s'il vous trouvait avec moi, s'il vous entendait...

BELESTREZI. Ça m'est égal!

Il lui prend la main.

ANNA. Mais, monsieur...

BALESTREZI. Z'en sérais ensanté!.. zé voudrais qu'il entrât là, à l'instant !.. qu'il me vît à vos pieds, qu'il m'entendit vous diré que zé vous adore, et qu'il vous entendît mé répondre : zé t'aime !

ANNA. On vient !.. Dieu, si c'était lui !..

BALESTREZI. Tant mioux !..

Il se jette à ses genoux; André paraît et s'arrête, il est un peu aviné.

SCENE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. En voilà une bonne, par exemple!

ANNA. Mon ami, je t'assure...

ANDRÉ. C'est bon, laisse-nous.

BALESTREZI. Jé vis souivrai partout !..

ANDRÉ, *l'arrêtant.* Halte-là! l'ancien !.. Il faut me demander la permission avant. (*A Anna en la faisant rentrer dans la chambre.*) Encore une fois laisse-nous seuls... je le veux.

Elle sort.

SCÈNE VII.

ANDRÉ, BALESTREZI.

BALESTREZI, *à part.* Il la toutoye... c'est lé mari, c'est excellent!

ANDRÉ, *à part.* Ah! ça, voyons... c'est-y que j' dors, c'est-y que j' rêve ou si c'est l'effet du vin blanc de tout à l'heure?.. j' n'en reviens pas encore... Mais d'où diable sort-il celui-là?

BALESTREZI, *lui prenant la main.* Per Dio! mon ser vicomté, ensanté dé fairé vostre connaissance.

ANDRÉ, *à part.* Vicomté!.. y m' prend pour mon beau-frère; est-ce qu'il a bu ce monsieur!

BALESTREZI, *à part.* Singoulièré têté dé Vicomte... Est-cé son habit dé viaze ou oun déguisement?.. (*Haut.*) Zé savais vostre arrivée auzourd'houi, mon ser vicomté.

Digitized by Google

ANDRÉ. Comment ?

BALESTREZI. Oui, oune lettré qué vis avez écrite à la signora loui annoncé voutre retour.

ANDRÉ, *à part.* Bah!.. et elle me le cachait!.. ne disons rien; voyons ce que ça veut dire...

BALESTREZI. Avez-vous fait un bon viaze?

ANDRÉ. Il ne s'agit pas de tout ça... Qu'est-ce que vous faites ici?

BALESTREZI. Vis le voyez bien... je fais la cour à vostré femme!..

ANDRÉ, *à part.* Est-il effronté!.. (*Haut.*) A ma femme?

BALESTREZI. Vis auriez mauvaise grâce à vis en offenser. Rappelez-vous dé Milan.

ANDRÉ. Milan!

BALESTREZI. Ah! vis vis troublez... bien! zé mé nomme Angelo Balestrezi, zentilhomme Milanais.

ANDRÉ. Qu'est-ce que ça me fait, est-ce que je vous connais?

BALESTREZI. Eh! jé lé sais bien, que vis né mé connaissez pau!.. moi non plous, zé né vous connais pas... Ma la signora Balestrezi, ma saste épouse, piou hourouse qué moi; vis comprénez...

ANDRÉ. J'y comprends rien du tout.

BALESTREZI. Voilà vostre correspondance avec elle!.. c'est assez clair, voyez...

ANDRÉ, *prenant les lettres.* Ah! ça, décidément, il a bu!.. (*lisant une lettre..*) Que vois-je! Edouard!..

BALESTREZI. Oui, oui!.. Edouard, vostre nom patronimique; c'est piou tendre...

ANDRÉ, *à part.* Qu'est-ce que j'apprends là?.. comment, mon beau-frère!..

Il parcourt les lettres.

BALESTREZI, *à part.* Zé vous démande oun peu, oun pareil magot dé vicomté; qui est-ce qui comprend les femmes?.. (*Haut.*) Vis sentez bien, mon ser mousou qué beaucoup dé maris milanais auraient regardé ça comme oune zentillesse française... Moi, z'ai voulou faire durer la plaisanterie piou long-temps; z'ai commencé par conduiré moi-même la signora Balestrezi dans lé couvent dé la madonna Del-Monté à Varezse; elle y est très bien, très hourouse, et moi bien débarrassé... Si vous eussiez habité encore l'Italie, z'avais un tas de petites venzeances, ma z'apprends que vous étiez retourné en France... Zé pars, z'arrive ici croyant vous trouver... ze trouve vostre femme... ouna signora sarmante; je conçois alors oun prozet dé venzeance piou doux que celle dé sé couper la gorge.

Air *d'Yelva.*

A l'adorable et bellé vicomtessé
Z'ai tassé dé plaire à mon tour...
Ma, z'en conviens, ma broulante tendresse
N'obtint, hélas! qué le piou froid retour.
A saqué pétit mot aimable
Qu'ellé daignait prononcer à démi;
Zé mé disais : c'est toujours agréable
Autant dé pris sur l'ennémi...
Oui, zé disais : c'est toujours agréable,
Car c'est autant dé pris sur l'ennémi.

ANDRÉ. Comment, vous avez osé...

BALESTREZI. Sans douté... malhourousément, zé n'ai pas réoussi, autrément zé vis aurais dit : Nous sommés quittes, mon ser ami... toussez-là!

ANDRÉ. J'aime mieux ça!

BALESTREZI. Alors, zé souis forcé dé vis démander la secondé venzeance.

ANDRÉ. Corbleu! je suis votre homme... c'est moi qui vous la demande.

BALESTREZI. Non; c'est moi; zé souis lé prémier en date.

ANDRE Eh bien! comme vous voudrez.

BALESTREZI. Pardon! rendez-moi ces lettrés...

ANDRÉ. Puisqu'elles sont à moi... (*A part.*) Si ma pauvre Annette savait cela!..

BALESTREZI. Non, oun moment! oun moment! ellés seront à vous, quand vous séréz vénou les serser avec oune épée ou oun pistolet... Tout cé qué vis sera agréable zé sérai là, en bas, dans oune heure à l'entrée du parc.

ANDRÉ. C'est bon! nous arrangerons cette affaire-là, vous y trouverez quelqu'un.

BALESTREZI, Zé vois qué vis êtes oun galant homme... Eh! bon Dio!.. zé né démandé pas la mort don pesseur... ma la moindré pétite soza... c'est oune satisfactioun... zé ai fait deux cent lioues per çà.

Air : *Bonsoir.*

Mon zer vicomté, adiou donc, zé vis quitte
En philozophe au parc zé vais m'asseoir...
C'est ouné dette auzourd'hui qué z'acquitte...
Et z'ai l'espoir
Dé bientôt vis révoir
Sans adiou, bonsoir.

Balestrezi sort.

SCENE VIII.

ANDRÉ, *puis* GEORGES.

ANDRÉ, *seul.* En v'là un fameux du bon numéro!.. deux cent lieues pour se battre... parce que sa femme... ça ne me regarde pas... mais ma sœur... si elle sait que son mari l'a trompée! ah! tâchons qu'elle ne le sache jamais! Voyons, voyons, rappelons bien mes idées... renfonçons le vin blanc à l'intérieur, et agissons en homme de tête... J'y suis, mon beau-frère n'a emporté que ses pistolets de voyage... il en a laissé d'autres... ça me suffit... je vas l'attendre... je le prendrai à part... Oh! il ne peut pas être un lâche... je serai son témoin, voilà tout. (*Georges paraît.*) Ah! Georges, écoute ici... Ton maître va arriver, je le sais... je te défends de pronon-

Digitized by Google

cer devant lui le nom ce cet étranger... entends-tu?

GEORGES. Ça suffit, M. André.

ANDRÉ. Voilà ma sœur!.. va-t-en... et moi, à la besogne.

Il entre dans la chambre à gauche.

SCENE IX.

ANNA, CHATENAY, *puis* ÉDOUARD.

ANNA, *entrant.* Ils n'y sont plus!.. Mon Dieu! que s'est-il passé?.. André est si vif!.. Ah! M. de Chatenay, vous voilà, vous ne savez rien?

CHATENAY. Le voilà! le voilà!.. Allons, du calme, mon enfant.

ANNA, *voyant entrer Edouard.* Edouard!

ÉDOUARD, *à Chatenay.* C'est vous, mon cher ami, permettez...

CHATENAY. De grand cœur.

Ils s'embrassent.

ÉDOUARD. Que je suis heureux de vous voir (*Apercevant Anna.*) Madame, je vous salue.

ANNA, *salue froidement, et dit à part.* Il embrasse son ami... et moi!..

ÉDOUARD, *à part.* Elle ne dit rien... elle paraît bien résignée!.. m'aurait-on dit vrai? (*Haut.*) Madame, vous savez le motif qui m'amène à Turly... M. de Chatenay est-il dans le secret?

ANNA. Oui, monsieur.

EDOUARD. En ce cas, nous pouvons nous expliquer devant lui. J'approuve votre projet, et vous remercie de me l'avoir proposé.

ANNA. J'ai supposé, monsieur, que tel était votre intention, et que vous n'osiez peut-être pas me la faire connaître.

ÉDOUARD. Vous avez deviné juste, madame.

ANNA, *à part.* Quelle froideur!

ÉDOUARD. Je ne resterai ici que quelques heures; je veux les employer à nous entendre, à savoir ce que vous exigez de moi.

ANNA. Je n'exige rien, monsieur.

EDOUARD. En me séparant de vous, je vous dois un sort honorable, voilà le seul motif qui m'amène... (*Voyant Anna qui baisse la tête.*) Ainsi, madame, je vous en prie... point de scènes conjugales... point de larmes.

ANNA, *avec fierté.* Je n'en verse pas, monsieur, votre conduite me dicte assez la mienne. Vous le voyez, je suis calme comme vous.

CHATENAY. Ah! malheureux enfans!.. vous parlez sérieusement et de gaîté de cœur, de votre séparation, et vous ne comprenez pas...

ÉDOUARD. M. de Chatenay, ma résolution est irrévocable.

ANNA. La mienne aussi.

CHATENAY. Soit; mais pour vous séparer, il faut donner des motifs aux juges... vous n'en avez pas!..

ÉDOUARD. Au fait, c'est vrai! je n'y avais pas songé.

ANNA. Ni moi non plus.

CHATENAY. Croyez-vous qu'il suffise de dire : Je veux me séparer de ma femme? Mais, monsieur, la loi est sévère et juste, elle n'accueille pas le caprice, l'indifférence des époux, et les querelles de ménage ne sont pas un motif suffisant; elle veut des offenses personnelles, des...

ANNA. Mais, monsieur, l'abandon, le mépris, n'est-ce pas une offense?

ÉDOUARD. Eh! madame, il en est dont on ne veut pas traîner le scandale jusque devant les tribunaux.

ANNA. Que voulez-vous dire, monsieur?

ÉDOUARD. Je n'affirme rien encore; mais si j'en croyais certains bruits que j'ai entendu dans le peu d'instans que je me suis arrêté à Bourges. (*André entre et s'arrête au fond.*) Oh! alors, j'aurais des motifs graves... et si j'étais sûr que vous m'eussiez trompée. ANNA. Moi?

SCENE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *se mettant devant lui.* Que feriez-vous, M. le Vicomte!

TOUS. André!

ANDRÉ. Oui, et qui ne souffrira pas...

ÉDOUARD. Monsieur, je suis chez moi.

ANDRÉ. Et moi, chez ma sœur.

ÉDOUARD. Votre sœur est ma femme... moi, je suis seul maître ici... et j'avais défendu à elle, comme à mes gens...

ANDRÉ. De me laisser entrer... n'est-ce pas?.. Si je suis ici... c'est malgré moi, je ne vous croyais pas arrivé, sans ça je ne serais peut-être pas venu; mais maintenant que j'ai entendu vos reproches injustes, vos menaces... je ne m'en irai pas, je ne quitterai pas ma sœur...

ANNA. André!..

ÉDOUARD. Vous sortirez, monsieur, vous sortirez sur-le-champ d'une maison où vous n'auriez jamais dû rentrer... Sortez!.. sortez... de gré ou de force!..

ANDRÉ. De force?.. Qui donc osera mettre la main sur moi? Est-ce vous, par hasard?

ÉDOUARD, *furieux.* Moi!.. s'il le faut!..

Il s'avance vers André, Chatenay le retient.

ANDRÉ, *levant son pistolet et mettant Édouard en joue.* Et si je vous tuais?..

ANNA, *s'élançant devant son mari.* Ah!..

CHATENAY, *arrêtant le bras d'André et lui prenant le pistolet.* André, que fais-tu?

ANDRÉ. Ah! ah! c'est vrai!.. je suis un malheureux, un sans cœur!.. le menace

Digitized by Google

d'un pistolet quand il n'en a pas... Ah! ma sœur!.. M. de Chatenay, mon beau-frère... je n' vous demande pas de me pardonner... je ne sais plus ce que je dis, je sais que vous ne me chasserez pas... parce que je m'en irai... je sais que vous vous séparez d'avec elle, parceque je ne veux pas que vous viviez ensemble, parceque si vous la menaciez encore, je ne répondrais plus de moi, et puisque vous n'avez pas de motifs pour vous séparer... Eh! bien!.. je vous en fournirai moi... Adieu!

ANNA. Mon frère... mon frère!..

ANDRÉ, *pleurant*. Laissez-moi, laissez-moi!

ANNA, *courant après lui*. Je ne te quitte pas!

CHATENAY. Venez, restez, madame... (*à Édouard en sortant*.) Un peu de ménagement.

SCENE XI.

ÉDOUARD, *seul*.

Ah! que penser?.. que faire!.. Elle... elle me tromper... c'est impossible!.. oh! pourquoi suis-je revenu?.. N'importe!.. cette incertitude est un supplice... je veux tout savoir... Georges!.. Georges!..

SCENE XII.

GEORGES, ÉDOUARD,

GEORGES. Monsieur a appelé?

ÉDOUARD. Oui... (*à part*.) Interroger un valet!.. quel rôle ridicule!.. (*se promenant dans la chambre*.) Georges, qu'est-ce que c'est que ces tableaux-là?

GEORGES. Mais, monsieur c'est l'ouvrage de madame...

ÉDOUARD. De madame? Elle sait peindre.

GEORGES. Oh! très-bien... à ce qu'on dit, car je ne m'y connais pas...

ÉDOUARD. Et pourquoi ce piano?

GEORGES. C'est l'occupation favorite de madame.

ÉDOUARD. De la musique?.. (*à part*.) Elle a acquis des talens et avec le brillant qu'on gagne dans le monde... (*Haut*.) Dites-moi, il venait un jeune homme, ici?

GEORGES. Monsieur!..

ÉDOUARD. Un étranger... je le sais...

GEORGES. Il est vrai... quelquefois.

ÉDOUARD. Souvent... et qui est-il? qui est-il? Répondez donc!.. je veux le savoir.

GEORGES. Ma foi, monsieur le vicomte, jusqu'ici, je n'y ai soupçonné aucun mal; mais, votre beau-frère m'a défendu de vous le nommer...

ÉDOUARD. C'est bien! Ah! c'était donc vrai?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA, *entrant et à part*. Il est là!..

ÉDOUARD. Approchez, madame, que je ne vous fasse pas fuir. (*A Georges*.) sortez. (*Il sort*.) Ce calme cette traquillité?

ANNA. Cela ne doit pas vous surprendre, monsieur, je suis résignée.

ÉDOUARD, *à part*. Tant de charmes et tant de perfidie! (*Haut*.) Cependant, madame, il me semble que lorsque j'ai foulé aux pieds tous les intérêts de famille, de naissance et de fortune, pour vous donner mon nom, vous élever jusqu'à moi, vous prendre pour femme enfin, vous me devez du moins quelque reconnaissance et quelques regrets.

ANNA. Ah! toujours de l'orgueil... Oui, vous auriez voulu me voir à vos pieds pour vous demander de vivre encore avec moi, vous dire que je préférais la mort à notre séparation... Votre amour-propre d'homme et de vicomte se révolte à l'idée de trouver une femme de *rien*, qui se sépare de vous sans pleurer.. c'est que, monsieur, votre conduite, vos torts à mon égard, m'ont appris ce qu'est une femme... je n'avais pour vous que reconnaissance et qu'amour. Si vous aviez continué à m'aimer, comme vous l'avez fait un instant... j'aurais passé ma vie à vous plaire, à vous rendre heureux... je n'aurais eu de volonté que la vôtre: voulant me rendre digne de vous, j'aurais acquis tous ces dehors brillans du monde qu'il n'est pas si difficile de posséder, et peut-être quelque jour, à force de soin, d'amour et de tendresse, vous aurais-je fait oublier que c'était dans la boutique d'un menuisier que vous aviez choisi votre compagne.

ÉDOUARD, *à part*. Que dit-elle?

ANNA. Mais vous m'avez humiliée, abandonnée, délaissée... vous m'avez rendue à moi-même... vous m'avez forcée à dire: si le vicomte de Gussy m'a donné son nom, je lui avais sacrifié, ce qui est bien plus encore, mon honneur!.. Nous ne sommes pas quittes... il me doit les égards qu'on doit à une femme...

ÉDOUARD. Je n'ai jamais voulu en manquer envers vous... mais si vous connaissiez si bien mes devoirs, vous deviez connaître les vôtres, même pendant mon absence...

ANNA. Ah! fi donc!.. me parlerez-vous encore de ces bruits absurdes...

ÉDOUARD. Ils sont vrais, madame, je sais qu'un jeune homme... un étranger...

ANNA, *à part*. Grand Dieu!

ÉDOUARD. Ah! vous voyez que déjà vous n'êtes plus aussi rassurée.. ce jeune homme venait ici souvent... tous les jours... osez me dire que non.

ANNA. Monsieur...

ÉDOUARD. Enfin, il vous faisait la cour; mais répondez donc! il vous faisait la cour.

ANNA. Oui...

Digitized by Google

ÉDOUARD. Et vous l'écoutiez?.. et vous ne lui fermiez pas votre porte!.. et vous ne pensiez pas que vous étiez mariée...

ANNA. *à part.* Ah! mon Dieu! comment lui dire... Il ne me croira pas!..

ÉDOUARD, *devant le piano.* Qu'est-ce que cela?.. un album élégant... ah! sans doute, un cadeau de cet étranger... (*Il prend l'album avec violence, il en tombe un papier.* Un billet!.. ANNA. Un billet?..

ÉDOUARD. Ah! direz-vous encore que vous n'en saviez rien?

ANNA. Je puis l'attester sur ce que j'ai de plus cher au monde.

ÉDOUARD. Voyons cette lettre.... Elle m'apprendra enfin le nom... Elle n'est pas signée!.. (*Lisant.*) « Je me suis procuré la clé de la petite porte du parc. Ce soir, à la nuit tombante, je serai dans le pavillon, et si vous ne vous y rendez pas, l'éclat que vous redoutez tant aura lieu. » (*Haut.*) Eh bien! Madame?

ANNA. Cette lettre prouve que je n'écoutais pas cet homme.

ÉDOUARD. Cet homme!.. toujours cet homme!.. Me direz-vous enfin son nom?

ANNA. Que voulez-vous faire?

ÉDOUARD. Ce que je veux faire!.. Vous me le demandez!.. Je veux aller le trouver... je veux lui dire... je veux avoir sa vie ou qu'il ait la mienne!

ANNA. Vous ne saurez pas son nom.

ÉDOUARD. Je ne le saurai pas?..

ANNA. Non; rien ne pourra me forcer à le dire. Vous devez m'en croire quand je vous jure...

ÉDOUARD. Je n'en crois que l'évidence. Parlerez-vous enfin?..

ANNA. A vous entendre, ne croirait-on pas que vous êtes vraiment jaloux? Comme l'amour-propre est plus fort que l'amour!

ÉDOUARD. Eh bien! oui... orgueil!... amour-propre!... ce sera ce que vous voudrez. Je suis jaloux parce que vous portez mon nom; parce que vous êtes ma femme; parce que j'ai conservé tous mes droits sur vous; parce que je ne veux pas qu'on vous trouve jolie; parce que je ne veux pas qu'on vous le dise; parce que, moi, je suis fou! parce que, moi aussi, je vous trouve belle, je vous trouve aimable, jolie, charmante... Je suis jaloux parce que je vous aime encore. Voilà pourquoi je suis jaloux. ANNA. Il se pourrait!..

ÉDOUARD. On vient! ANNA. O ciel!

ÉDOUARD. En effet, c'est l'heure... par là!.. de ce côté!.. Ah! maintenant je n'ai plus besoin que vous me disiez son nom; je l'apprendrai bien de lui-même...

ANNA. Edouard!..

ÉDOUARD. Rentrez, rentrez, Madame.

ANNA. Je vous supplie!..

ÉDOUARD. (*La jetant dans la chambre.*) Rentrez, vous dis-je! je veux être seul avec lui. (*Il ferme la porte à clé.*) Maintenant je saurai me venger!..

SCENE XIV.

ANDRÉ, CHATENAY, ÉDOUARD, *puis* ANNA.

ÉDOUARD, *vivement et prenant André par la main.* Venez, venez; monsieur!.. (*La reconnaissant.*) André!..

CHATENAY. Qui attendiez-vous donc?

ÉDOUARD, *à part.* Ce n'était pas lui!.. (*Haut.*) Mais enfin le voilà; il va me dire de quel droit il se permet de défendre à un domestique de me nommer les personnes qui viennent chez moi.

ANDRÉ. C'est que je voulais vous les nommer moi-même.

ÉDOUARD. Expliquez-vous.

ANDRÉ. Ce matin, là, j'ai trouvé un homme aux pieds de ma sœur qui lui résistait... j'ai voulu lui demander vengeance, il m'a répondu par son nom.

ÉDOUARD. Quel est-il?

ANDRÉ. Angelo Balestrezi.

ÉDOUARD. Balestrezi?..

ANDRÉ. Et vous accusiez votre femme!.. vous, vous son tyran... qui l'abandonniez pour séduire celle d'un autre... vous aviez raison de vouloir vous séparer de ma sœur... vous n'êtes pas digne d'elle; vous n'avez pas ses vertus; mais grâce au ciel, vous ne manquez plus de motifs... je vous les ai promis, je vous les apporte, les voici.

ÉDOUARD. Mes lettres?..

ANDRÉ. Ah! j'avais une réparation à faire envers vous, on ne pouvait ravoir ces lettres qu'en allant les demander les armes à la main; je suis allé les demander.

ÉDOUARD. Vous battre à ma place?

ANDRÉ. Ah! c'était une noble dame que votre belle Milanaise, une femme de la *Nappe*... et ma pauvre sœur!..

Air *de Teniers.*

Fille du peuple, ell' souffrit en silence,
Et lorsqu'un ingrat l'outrageait,
Par son amour et sa constance
Noblement elle se vengeait.
L'abandon, le mépris, la honte,
Rien n'a flétri son cœur si généreux...
Vous voyez monsieur le vicomte,
Que la vertu n'a pas besoin d'aïeux.

ÉDOUARD, *très ému.* Ah mon ami! mon frère!.. que je fus coupable!..

ANNA, *s'avançant.* Qu'y a-t-il donc?

ÉDOUARD. Anna! Anna! me pardonnes-tu?

ANDRÉ, *bas à Châtenay.* Mon parrain nous pouvons brûler les lettres.

FIN.

REGISTRATO
12640
Digitized by Google